
H. Gravelot, inv.

Ad mores facilis natura reverti.

CONSIDERATIONS SUR LES MŒURS DE CE SIÉCLE.

PAR M. DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, & de celle des Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION.



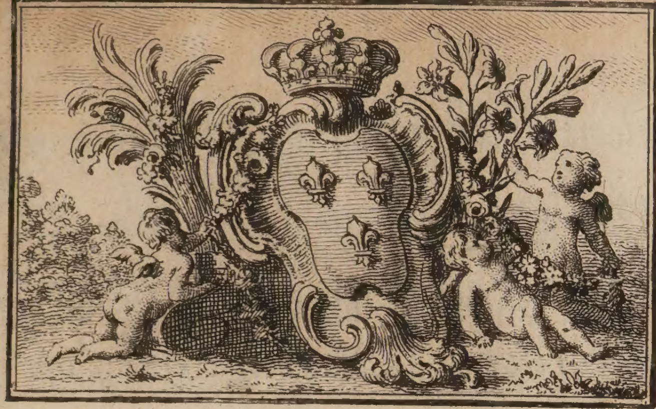
A PARIS,

Chez PRAULT fils, Libraire, Quay de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité. 1751.

Avec Approbation & Privilége du Roi.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



AU ROI,


IRE,

Le bonheur d'être attaché personnellement à VOTRE MAJESTE' *par la place*

dont Elle m'a honoré, les bontés dont Elle m'a comblé, & l'approbation qu'Elle a daigné accorder à l'Ouvrage que j'ose lui présenter, sont mes titres pour lui en offrir l'hommage. Ma vie va désormais être consacrée à rassembler les monumens du Regne le plus fécond en événemens glorieux. Tous les Ecrivains s'empresseront de peindre le Héros & le Pacificateur de l'Europe, j'aurai de plus l'avantage d'être à portée de faire connoître le Roi vertueux, le Prince à qui l'humanité est chere. Pour rendre à

VOTRE MAJESTÉ le tribut d'éloges qui lui est dû, je n'ai qu'à écouter la voix de la Renommée & de la Vérité. Voilà mes guides & mes garants ; l'éloge d'un Grand Roi doit être l'Histoire de sa vie.

Je suis avec le plus profond respect ;

SIRE,

DE *VOTRE MAJESTÉ*.

Le très-humble, très-obéïssant &
très-fidele sujet & serviteur,
DUCLOS.

TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



CONSIDERATIONS



CONSIDERATIONS SUR LES MŒURS DE CE SIÉCLE.

INTRODUCTION.

J'AI vécu, je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à rassembler quelques réflexions sur les objets qui m'ont frappé dans le monde. Les

ſciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on travaille à éclaircir, détruire ou confirmer les ſyſtêmes par l'expérience, l'examen & la confrontation des faits. C'eſt ainſi qu'on en devroit uſer à l'égard de la ſcience des mœurs. Nous avons quelques bons Ouvrages ſur cette matiére; mais comme il arrive des révolutions dans les mœurs, les obſervations faites dans un tems ne ſont pas exactement applicables à un autre. Les principes puiſés dans la nature ſont toujours ſubſiſtans; mais pour s'aſſurer de leur vérité, il faut ſur-tout obſerver les différentes formes qui les déguiſent, ſans les altérer, & qui par leur liaiſon avec les princi-

pes, tendent de plus en plus à les confirmer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter que ceux qui ont été à portée de connoître les hommes, fiſſent part de leurs obſervations. Elles ſeroient auſſi utiles à la ſcience des mœurs, que les Journaux des navigateurs l'ont été à la navigation. Des faits & des obſervations ſuivies, tendent néceſſairement à la découverte des principes; au lieu que des principes purement ſpéculatifs ſont rarement ſûrs, ont encore plus rarement une application fixe, & tombent ſouvent dans le vague des ſyſtêmes.

Je me ſuis propoſé, en conſidérant les mœurs, de démêler dans la conduite des hommes

quels en ſont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les hommes ne ſont inconſéquens dans leurs actions, que parce qu'ils ſont inconſtans dans leurs principes.

Quoique cet Ouvrage ſemble avoir pour objet particulier la connoiſſance des mœurs de ce Siécle, j'eſpére que l'examen des mœurs actuelles pourra ſervir à faire connoître l'homme de tous les temps.

Pour mettre plus d'ordre & de clarté dans les différens Articles que je me propoſe de traiter, je les diſtribuerai par Chapitres. Je choiſirai les ſujets qui me paroîtront les plus importans, & dont l'application eſt la plus

fréquente & la plus étendue, & je tâcherai par leur réunion de les faire concourir à un même but, qui eſt la connoiſſance des mœurs. J'eſpére que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'eſprit de ſervitude; mais j'uſerai en Citoyen de la liberté dont la vérité a beſoin.

Si l'Ouvrage plaît, j'en ſerai très-flatté; s'il eſt utile, j'en ſerai encore plus content.



CHAPITRE PREMIER.

Sur les Mœurs en général.

AVANT que de parler des mœurs, commençons par déterminer les idées qu'on attache à ce terme ; je dis les idées, car il eſt du nombre de ceux qui loin d'avoir des ſynonimes, reçoivent pluſieurs acceptions.

Les mœurs, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne ſignifient autre choſe que la pratique des vertus morales, ou le déréglement de la conduite, ſuivant que ce terme eſt pris en bien ou en mal. Mais relativement à

une nation, cela s'entend de ſes coutumes, de ſes uſages, non pas de ceux qui indifférens par eux-mêmes ſont du reſſort d'une mode arbitraire ; mais des uſages qui influent ſur la maniére de penſer, de ſentir & d'agir, ou qui en dépendent. C'eſt ſous cet aſpect que je conſidére les mœurs.

On auroit tort de s'imaginer que de telles conſidérations ne ſoient que des idées ſpéculatives. L'erreur où l'on pourroit être à ce ſujet, vient de ce que pluſieurs de ceux qui ont écrit ſur la morale, commencent par ſuppoſer que l'homme n'eſt qu'un compoſé de miſére & de corruption, & qu'il ne peut rien produire d'eſtimable. Ce ſyſtême eſt auſſi

faux que dangereux. Les hommes ſont également capables du bien & du mal ; ils peuvent être corrigés, puiſqu'ils peuvent ſe pervertir ; autrement pourquoi punir, pourquoi récompenſer, pourquoi inſtruire ? Mais pour être en droit de reprendre les hommes, & en état de les corriger, il faudroit d'abord aimer l'humanité, & l'on feroit alors à leur égard juſte ſans dureté, & indulgent ſans lâcheté.

Les hommes ſont, dit-on, pleins d'amour propre, & attachés à leur intérêt. Eh bien, partons de-là. Ces diſpoſitions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaiſes par les effets qu'elles pro-

duiſent. C'eſt la ſéve des plantes, on n'en doit juger que par leurs fruits. Que deviendroit la ſociété, ſi on la privoit de ſes reſſorts, ſi l'on en retranchoit les paſſions ? Qu'on apprenne aux hommes à s'aimer relativement les uns aux autres, qu'on leur en prouve la néceſſité pour leur bonheur. On peut leur démontrer que leur gloire & leur intérêt ne ſe trouvent que dans la pratique de leurs devoirs. On ne les trompe que pour les rendre plus malheureux; ſur l'idée humiliante qu'on leur donne d'eux-mêmes, ils peuvent être criminels, ſans en rougir. Pour les rendre meilleurs, il ne faut que les éclairer, le crime eſt toujours l'effet d'un faux jugement.

Voilà toute la ſcience de la morale, ſcience plus importante, & auſſi ſûre que celles qui s'appuient ſur des démonſtrations. Auſſi-tôt qu'il y a une ſociété, il y a une morale & des principes ſûrs de conduite. Nous devons à tous ceux qui nous doivent, & nous leur devons également, quelque différens que ſoient ces devoirs. Cela eſt auſſi certain en morale qu'il l'eſt en géométrie, que tous les rayons d'un cercle ſont égaux, & ſe réuniſſent à un même point.

Il s'agit donc d'examiner les erreurs des hommes; mais cet examen doit ſe faire ſur les mœurs générales, ſur les différentes claſſes qui compoſent la ſociété,

& non pas ſur les mœurs des particuliers : il faut des tableaux & non pas des portraits, c'eſt la principale différence qu'il y a de la morale à la ſatyre.

Les peuples ont comme des particuliers leurs caractéres diſtingués, avec cette différence, que les mœurs particulieres d'un homme peuvent être une ſuite de ſon caractére, mais elles ne le conſtituent pas néceſſairement; au lieu que les mœurs d'une nation forment préciſément le caractére national.

Les peuples les plus ſauvages ſont les plus criminels : l'enfance d'une nation n'eſt pas ſon âge d'innocence. C'eſt l'excès du déſordre qui donne la premiere

idée des loix : on les doit au besoin, souvent au crime, & non pas à la prévoyance.

Les peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples & sévéres ne se trouvent que parmi ceux que la raison & l'équité ont policés, & qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. Chez les Barbares, les loix doivent former les mœurs : chez les peuples policés, les mœurs perfectionnent les loix ; & quelquefois y suppléent, la fausse politesse les fait oublier. L'Etat le plus heureux seroit celui où la vertu ne seroit pas un mérite. Quand elle

commence à se faire remarquer, les mœurs sont déja altérées ; & si elle devient ridicule, c'est le dernier dégré de la corruption.

Un objet très-intéressant seroit l'examen des différens caractéres des nations, & de la cause physique ou morale de ces différences : mais il y auroit de la témérité à l'entreprendre, sans connoître également bien les peuples qu'on voudroit comparer, & l'on seroit toujours suspect de partialité. D'ailleurs l'étude des hommes avec qui nous avons à vivre, est celle qui nous est vraiment utile.

En nous renfermant dans notre nation, quel champ vaste & varié ! Sans entrer dans des subdivi-

ſions qui ſeroient plus réelles que ſenſibles, quelle différence, quelle oppoſition même de mœurs ne remarque-t-on pas entre la Capitale & les Provinces ? Il y en a autant que d'un peuple à un autre.

Ceux qui vivent à cent lieues de la Capitale, en ſont à un ſiécle pour les façons de penſer & d'agir. Je ne nie pas les exceptions, je ne parle qu'en général : je prétens encore moins décider de la ſupériorité réelle, je remarque ſimplement la différence.

Qu'un homme après avoir été long-tems abſent de la Capitale y revienne, on le trouve ce qu'on appelle *rouillé* : peut-être n'eſt-il que plus raiſonnable, mais il eſt

certainement différent de ce qu'il étoit. C'eſt dans Paris qu'il faut conſidérer le François, parce qu'il y eſt plus François qu'ailleurs.

Mes obſervations ne regardent pas ceux qui dévoués à des occupations ſuivies, ou à des travaux pénibles, n'ont par tout que des idées relatives à leur ſituation, & indépendantes des lieux qu'ils habitent. On trouve plus à Paris qu'en aucun lieu du monde de ces victimes du travail.

Je conſidere principalement ceux à qui l'opulence & l'oiſiveté ſuggerent la variété des idées, la biſarrerie des jugemens, l'inconſtance des ſentimens & des affections, en donnant un

plein eſſor au caractere. Ces hommes-là forment un peuple dans la Capitale. Livrés alternativement & par accès à la diſſipation, à l'ambition, ou à ce qu'ils appellent Philoſophie ; c'eſt-à-dire, à l'humeur, à la miſantropie ; emportés par les plaiſirs, tourmentés quelquefois par de grands intérêts ou des fantaiſies frivoles, leurs idées ne ſont jamais ſuivies, elles ſe trouvent en contradiction, & leur paroiſſent ſucceſſivement d'une égale évidence. Les occupations ſont différentes à Paris & dans la Province ; l'oiſiveté même ne s'y reſſemble pas : l'une eſt une langueur, un engourdiſſement, une exiſtence matérielle ; l'autre eſt

une

une activité ſans deſſein, un mouvement ſans objet. On ſent plus à Paris qu'on ne penſe, on agit plus qu'on ne projette, on projette plus qu'on ne réſout. On n'eſtime que les talens & les arts de goût ; à peine a-t-on l'idée des arts néceſſaires, on en jouit, ſans les connoître.

Les liens du ſang n'y décident de rien pour l'amitié ; ils n'impoſent que des devoirs de décence ; dans la Province ils exigent des ſervices : ce n'eſt pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris, on s'y hait ſouvent davantage, mais on y eſt plus parent.

Il régne à Paris une certaine indifférence générale qui multiplie les goûts paſſagers, qui tient

lieu de liaiſon, qui fait que perſonne n'eſt de trop dans la ſociété, que perſonne n'y eſt néceſſaire : tout le monde ſe convient, perſonne ne ſe manque. L'extrême diſſipation où l'on vit, fait qu'on ne prend pas aſſez d'intérêt les uns aux autres, pour être difficile ou conſtant dans les liaiſons.

On ſe recherche peu, on ſe rencontre avec plaiſir ; on s'accueille avec plus de vivacité que de chaleur ; on ſe perd ſans regret, ou même ſans y faire attention.

Les mœurs ſont à Paris ce que l'eſprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent & égalent dans la ſociété les rangs

qui ſont diſtingués & ſubordonnés dans l'Etat. Tous les Ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce que tous les Citoyens ont beſoin les uns des autres ; l'intérêt les rapproche.

Les plaiſirs produiſent le même effet à Paris ; tous ceux qui ſe plaiſent ſe conviennent, avec cette différence que l'égalité qui eſt un bien, quand elle part d'un principe du gouvernement, eſt un très-grand mal, quand elle ne vient que des mœurs, parce que cela n'arrive jamais que par leur corruption.

Le grand défaut du François eſt d'être toujours jeune, & preſque jamais homme ; par-là il eſt ſouvent aimable, & rarement sûr :

il n'a presque point d'âge mûr, & passe de la jeunesse à la caducité. Nos talens dans tous les genres s'annoncent de bonne heure ; on les néglige long-tems par dissipation, & à peine commence-t-on à vouloir en faire usage, que leur temps est passé. Il y a peu d'hommes parmi nous qui puissent s'appuyer de l'expérience.

Oserai-je faire une remarque, qui peut-être n'est pas aussi sûre qu'elle me le paroît ; mais il me semble que ceux de nos talens qui demandent de l'exécution, ne vont pas ordinairement jusqu'à soixante ans dans toute leur force. Nous ne réussissons jamais mieux dans quelque carriere que ce puisse être, que dans l'âge

mitoyen, qui eſt très-court, & plutôt encore dans la jeuneſſe que dans un âge trop avancé. Si nous formions de bonne heure notre eſprit à la réflexion, & je crois cette éducation poſſible, nous ſerions ſans contredit la premiere des Nations, puiſque malgré nos défauts, il n'y en a point qu'on puiſſe nous préférer : peut-être même pourrions-nous tirer avantage de la jalouſie de pluſieurs peuples : on ne jalouſe que ſes ſupérieurs. A l'égard de ceux qui ſe préferent naïvement à nous, c'eſt parce qu'ils n'ont pas encore de droit à la jalouſie.

D'un autre côté, le commun des François croit que c'eſt un

mérite que de l'être : avec un tel ſentiment, que leur manque-t'il pour être *patriotes* ? Je ne parle point de ceux qui n'eſtiment que les Etrangers. On n'affecte de mépriſer ſa Nation, que pour ne pas reconnoître ſes ſupérieurs ou ſes rivaux trop près de ſoi.

Les hommes de mérite, de quelque Nation qu'ils ſoient, n'en forment qu'une entr'eux. Ils ſont exempts d'une vanité nationale & puerile, ils la laiſſent au vulgaire, à ceux qui n'ayant point de gloire perſonnelle, ſont réduits à ſe prévaloir de celle de leurs compatriotes.

On ne doit donc ſe permettre aucun parallele injurieux & téméraire : mais s'il eſt permis de

remarquer les défauts de ſa Nation, il eſt de devoir d'en relever le mérite, & le François en a un diſtinctif.

Il eſt le ſeul peuple dont les mœurs peuvent ſe dépraver, ſans que le fonds du cœur ſe corrompe & que le courage s'altere, qui allie les qualités héroïques avec le plaiſir, le luxe & la moleſſe : ſes vertus ont peu de conſiſtance, ſes vices n'ont point de racines. Le caractére d'Alcibiade n'eſt pas rare en France. Le déreglement des mœurs & de l'imagination ne donne point atteinte à la franchiſe, à la bonté naturelle du François : l'amour propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de pen-

chant à aimer. La frivolité qui nuit au dévéloppement de ſes talens & de ſes vertus, le préſerve en même-temps des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui eſt étrangere, & il eſt emprunté dans l'intrigue. Si l'on a quelquefois vû parmi nous des crimes odieux, ils ont diſparu, plutôt par le caractere national, que par la ſévérité des loix.

Un peuple très-éclairé & très-eſtimable à beaucoup d'égards, ſe plaint que la corruption eſt venue chez lui au point, qu'il n'y a plus de principes d'honneur, que les actions s'y évaluent toutes, qu'elles ſont en proportion exactes avec l'intérêt, & qu'on y pourroit faire *le tarif des probités.* Je

Je ſuis fort éloigné d'en croire l'humeur & des déclarations de parti ; mais s'il y avoit un tel peuple, ce que je ne veux pas croire, il ſeroit composé d'un infinité de vils criminels, parce qu'il y en auroit à tout prix, & on y trouveroit plus de ſcélérats qu'en aucun lieu du monde, puiſqu'il n'y auroit point de vertu dont on ne pût trouver la valeur.

Cela n'eſt pas heureuſement ainſi parmi nous. On y voit peu de criminels par ſyſtême, la miſere y eſt le principal écueil de la probité. Le François ſe laiſſe entraîner par l'exemple, & ſéduire par le beſoin ; mais il ne trahit pas la vertu de deſſein formé. Or la néceſſité ne fait

guere que des fautes quelquefois pardonables; la cupidité réduite en systême fait les crimes.

C'est déja un grand avantage, que de ne pas supposer que la probité puisse être vénale; cela empêche bien des gens de chercher le prix de la leur; elle n'existe plus dès qu'elle est à l'encan.

Les abus & les inconvéniens qu'on remarque parmi nous, ne seroient pas sans remedes, si on le vouloit. Sans entrer dans le détail de ceux qui appartiennent autant à l'autorité qu'à la Philosophie, quel parti ne tireroit pas de lui-même un peuple chez qui l'éducation générale seroit assortie à son génie, à ses qualités propres, à ses vertus, & même à ses défauts?

CHAPITRE II.

Sur l'Education.

ON trouve parmi nous beaucoup d'inſtruction, & peu d'éducation. On y forme des Savans, des Artiſtes de toutes eſpéces; chaque partie des Lettres, des Sciences & des Arts y eſt cultivée avec ſuccès. Mais on ne s'eſt pas encore aviſé de former des hommes, c'eſt-à-dire, de les élever reſpectivement les uns pour les autres, de faire porter ſur une baſe d'éducation générale toutes les inſtructions particulieres; de façon qu'ils fuſſent accou-

tumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général, & que dans quelque profeſſion que ce fût, ils commençaſſent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices; il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame ſe réduiſent à ſentir & penſer; nos plaiſirs conſiſtent à aimer & connoître : il ne faudroit donc que régler & exercer ces diſpoſitions, pour rendre les hommes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle eſt l'éducation qui devroit être générale & uniforme ; au lieu que l'inſtruction doit être

variée & différente ſuivant l'état, l'inclination & les diſpoſitions de ceux qu'on veut inſtruire.

Ce n'eſt point ici une idée de République imaginaire : d'ailleurs ces ſortes d'idées ſont au moins d'heureux modéles, des chiméres qui ne le ſont pas totalement, & qui peuvent être réaliſées juſqu'à un certain point. Bien des choſes ne ſont impoſſibles que parce qu'on s'eſt accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire & du courage rendroient ſouvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder comme chimérique ce qui s'eſt exécuté? Quelques anciens peuples, tels

que les Egyptiens & les Spartiates, n'ont-ils pas eu une éducation rélative à l'Etat, & qui en faisoit en partie la constitution?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs si éloignées des nôtres : on ne peut connoître l'antiquité que par le témoignage des Historiens ; tous déposent & s'accordent sur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de son siécle, on a peine à se persuader qu'il y en ait eu de plus sages autrefois, quoiqu'on ne cesse de le répéter par humeur. Je veux bien accorder quelque chose à un doute philosophique, en supposant que les Historiens ont embelli les objets; mais c'est précisément ce

qui prouve à un Philoſophe qu'il y a un fonds de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il eſt donc conſtant que dans l'éducation qui ſe donnoit à Sparte, on s'attachoit d'abord à former des Spartiates. C'eſt ainſi qu'on devroit dans tous les Etats inſpirer les ſentimens de Citoyen, former des François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des hommes.

Je ne ſais ſi j'ai trop bonne opinion de mon ſiécle ; mais il me ſemble qu'il y a une certaine fermentation de raiſon uni-

verſelle qui tend à ſe développer, qu'on laiſſera peut-être ſe diſſiper, & dont on pourroit aſſurer & hâter les progrès par une éducation bien entendue.

Loin de ſe propoſer ces grands principes, on s'occupe de quelques méthodes d'inſtructions particulieres dont l'application eſt encore bien peu éclairée.

Les Artiſans, les Artiſtes, ceux enfin qui attendent leur ſubſiſtance de leur travail, ſont peut-être les ſeuls qui reçoivent des inſtructions convenables à leur deſtination; mais on donne abſolument les mêmes à ceux qui ſont nés avec une ſorte de fortune. Il y a un certain amas de connoiſſances preſcrites par l'u-

ſage, qu'ils apprennent imparfai-
tement ; après quoi ils ſont cen-
ſés inſtruits de tout ce qu'ils doi-
vent ſavoir, quelles que ſoient
les profeſſions auxquelles on les
deſtine.

Voilà ce qu'on appelle l'éducation, & ce qui en mérite ſi peu le nom. La plûpart des hommes qui penſent, ſont ſi perſuadés qu'il n'y en a point de bonne, que ceux qui s'intéreſſent à leurs enfans, ſongent d'abord à ſe faire un plan nouveau pour les élever. Il eſt vrai qu'ils ſe trompent ſouvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs ſoins ſe bornent d'ordinaire à abréger ou applanir quelques routes des Sciences ; mais leur

conduite prouve du moins qu'ils ſentent confuſément les défauts de l'éducation uſuelle, ſans diſcerner préciſément en quoi ils conſiſtent.

De-là les partis biſarres que prennent, & les erreurs où tombent ceux mêmes qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de diſcernement.

Les uns ne diſtinguant ni le terme où doit finir l'éducation générale, ni la nature de l'éducation particuliere qui doit ſuccéder à la premiere, adoptent ſouvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former. Cela mérite cependant la plus grande attention. Dans l'éducation générale on doit conſi-

dérer les hommes rélativement à l'humanité & à la patrie ; c'est l'objet de la morale. Dans l'éducation particuliere, il faut avoir égard à la condition, aux dispositions naturelles, aux talens personnels. Tel est ou devroit être l'objet de l'instruction. La conduite qu'on suit me paroît bien différente.

Qu'un ouvrage destiné à l'éducation d'un Prince ait de la célébrité, le moindre Gentilhomme le croit propre à l'éducation de son fils. Une vanité sotte décide plus ici que le jugement. Quel rapport en effet y a-t-il entre deux hommes, dont l'un doit commander, & l'autre obéir, sans avoir même le choix

de l'eſpéce d'obéiſſance?

D'autres frappés des préjugés dont on nous accable, donnent dans une extrémité plus dangereuſe que l'éducation la plus imparfaite. Ils regardent comme autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proſcrivent univerſellement. Cependant les préjugés mêmes doivent être diſcutés & traités avec circonſpection.

Un préjugé n'étant autre choſe qu'un jugement porté ou admis ſans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuiſibles à la ſociété ne peuvent être que des erreurs, & ne ſauroient être trop combattus. On ne doit pas non

plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes, s'il y en a de telles : mais celles-ci exigent de la prudence ; il en faut quelquefois même en combattant le vice, on ne doit pas arracher témérairement l'ivroie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société, & qui sont des germes de vertus, on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter & suivre. Il est inutile de s'attacher à démontrer des vérités admises, il suffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer les hommes, on ne leur inspire qu'une présomption dangereuse. Eh pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement

ce qu'ils suivoient par sentiment ; par un préjugé honnête ? Ces guides sont bien aussi sûrs que le raisonnement.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés ; peut-être en a-t-on trop détruit ; le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion en cette matiére exige des principes sûrs & des lumiéres rares. La plûpart étant incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur : les plus éclairés pourroient encore en morale le préférer souvent à leurs lumiéres, & prendre leur goût ou leur répugnance pour la régle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette

méthode : quand on eſt bien intimement content de ſoi à l'égard des autres, il n'arrive guère qu'ils ſoient mécontens. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point, & il eſt inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me diſpenſer à ce ſujet de blâmer les Ecrivains qui, ſous prétexte d'attaquer la ſuperſtition, ce qui ſeroit un motif louable & utile, ſi l'on s'y renfermoit en Philoſophe Citoyen, cherchent à ſapper les fondemens de la morale, & donnent atteinte aux liens de la ſociété : d'autant plus inſenſés, qu'il ſeroit dangereux pour eux-mêmes de faire des proſélites. Le funeſte effet qu'ils

produisent sur leurs Lecteurs, c'est d'en faire dans la jeunesse des mauvais citoyens, des criminels scandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé : car il y en a peu qui ayent alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages, ne doit pas flater les Auteurs qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables Ecrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La satyre, la licence & l'impiété n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces endroits peuvent être lûs une fois ;

sans

ſans leurs excès on ne les eût jamais nommés ; ſemblables à ces malheureux que leur état condamnoit aux ténébres, & dont le Public n'apprend les noms que par leurs crimes & leur ſupplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit une méthode aſſez ſûre de les juger ſans les diſcuter formellement, qui ne ſeroit pas pénible, & qui dans les détails ſeroit ſouvent applicable, ſurtout en morale. Ce ſeroit d'obſerver les choſes dont on tire vanité. Il eſt alors bien vraiſemblable que c'eſt d'une fauſſe idée. Plus on eſt vertueux, plus on eſt éloigné d'en tirer vanité, & plus on eſt perſuadé qu'on ne fait que ſon devoir; les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces ſont toujours ceux dont les fondemens ſont les moins ſolides. On peut ſe détromper d'une erreur raiſonnée, par cela même que l'on raiſonne. Un raiſonnement mieux fait peut déſabuſer du premier : mais comment combattre ce qui n'a ni principe, ni conſéquence ? Et tels ſont tous les faux préjugés. Ils naiſſent & croiſſent inſenſiblement par des circonſtances fortuites, & ſe trouvent enfin généralement établis chez les hommes, ſans qu'ils en ayent apperçu les progès. Il n'eſt pas étonnant que de fauſſes opinions ſe ſoient élevées à l'inſu de ceux qui y ſont le plus attachés ; mais elles ſe détruiſent

comme elles ſont nées. Ce n'eſt pas la raiſon qui les proſcrit, elles ſe ſuccédent & périſſent par la ſeule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre eſprit ne peut même embraſſer qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions conſacrées parmi nous paroîtront abſurdes à nos neveux : il n'y aura parmi eux que les Philoſophes qui concevront qu'elles ayent pû avoir des partiſans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion; leur eſprit n'a beſoin que d'être familiariſé avec elle, comme nos yeux avec le modes.

Il a des préjugés reconnus ou

du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus fatiguants sur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'une chimére. Cependant il n'y a point de préjugé dont on se défasse moins : il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage, & non pas comme un mérite, pour se borner à en jouir, sans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux qu'on vient de décrasser soient ennivrés de titres peu faits pour eux, ils sont excusables ;

mais il eſt étonnant de trouver la même manie dans ceux qui pourroient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au reſpect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leur droits. Le reſpect d'obligation n'eſt dû qu'à ceux à qui on eſt ſubordonné de devoir, aux vrais ſupérieurs, que nous devons toujours diſtinguer de ceux dont le rang ſeul eſt ſupérieur au nôtre. Le reſpect qu'on rend uniquement à la naiſſance, eſt un devoir de ſimple bienſéance; c'eſt un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illuſtré leur nom, hommage qui à l'égard de leurs deſcendans, reſſemble en

quelque ſorte au culte des Images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matiere peut être mépriſable, qui font quelquefois des productions d'un art groſſier que la piété seule empêche de trouver ridicules, & pour leſquelles on n'a qu'un reſpect de relation.

Si l'on vouloit diſcuter la plûpart des opinions reçues, que de faux préjugés ne trouveroit-on pas, à ne conſidérer que ceux dont l'examen feroit relatif à l'éducation ? On ſuit par habitude & avec confiance des idées établies par le haſard.

Si l'éducation étoit raiſonnée, les hommes acquerroient une très-grande quantité de vérités

avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation, une liaiſon, des points de contact, qui en favoriſent la connoiſſance & la mémoire ; au lieu que les erreurs ſont ordinairement iſolées, elles ont plus d'effet qu'elles ne ſont conſéquentes, & il faut plus d'efforts pour s'en détromper que pour s'en préſerver.

L'éducation ordinaire eſt bien éloignée d'être ſyſtêmatique. Après quelques notions imparfaites de choſes aſſez peu utiles, on recommande pour toute inſtruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politeſſe ; encore eſt-elle moins une leçon

d'humanité, qu'un moyen néceſſaire à la fortune.

Cette politeſſe ſi recommandée, ſur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & ſi peu d'idées fixes, en quoi conſiſte-t-elle ? On regarde comme épuiſés les ſujets dont on a beaucoup parlé, & comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matiére qu'on ne l'a fait juſqu'ici; mais j'en dirai mon ſentiment en peu de mots. Il y a des ſujets inépuiſables : d'ailleurs il eſt utile que ceux qu'il nous importe de connoître ſoient enviſagés ſous différentes faces, & vûs par différens yeux. Une vûe foible, & que ſa foibleſſe

même

même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vûe étendue & rapide.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; c'en est l'expression, si elle est vraie, & l'imitation, si elle est fausse: & les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit toutes, auroit nécessairement la politesse au souverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un génie élevé, d'un cœur généreux, d'une justice exacte, manque de politesse, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéressé & d'une

probité suspecte ? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales, telles que la prudence, la discrétion, la réserve, l'indulgence pour les défauts & les foiblesses des hommes. Une des premieres vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même. Au lieu que le second, sans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il sait témoigner du respect à ses supérieurs, de la bonté à ses inférieurs, de l'estime à ses égaux, & les persuader tous qu'il en pense avantageusement, sans avoir aucun des sentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même aujourd'hui, & l'art de les feindre

eſt ce qui conſtitue la politeſſe de nos jours. Cet art eſt ſouvent aſſez ridicule & aſſez vil pour être donné pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour faux.

Les hommes ſavent que les politeſſes qu'ils ſe font ne ſont qu'une imitation de l'eſtime. Ils conviennent en général que les choſes obligeantes qu'ils ſe diſent ne ſont pas le langage de la vérité, & dans les occaſions particulieres ils en ſont les dupes. L'amour propre perſuade groſſiérement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par juſtice.

Quand on feroit convaincu de la fauſſeté des proteſtations d'eſtime, on les préféreroit encore à la ſincérité, parce que cette

fausseté a un air de respect dans les occasions où la vérité seroit une offense. Un homme sait qu'on pense mal de lui, cela est humiliant ; mais l'aveu qu'on lui en feroit seroit une insulte, on lui ôteroit par-là toute ressource de chercher à s'aveugler lui-même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on fait de lui. Les gens les plus unis & qui s'estiment à plus d'égards, deviendroient ennemis mortels, s'ils se témoignoient complettement ce qu'ils pensent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obscurité qui conserve bien des liaisons, & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je suis bien éloigné de conseiller aux hommes de se témoi-

gner durement ce qu'ils penſent, parce qu'ils ſe trompent ſouvent dans les jugemens qu'ils portent, & qu'ils ſont ſujets à ſe rétracter bien-tôt, ſans juger enſuite plus ſainement. Quelque ſûr qu'on ſoit de ſon jugement, cette dureté n'eſt permiſe qu'à l'amitié, encore faut-il qu'elle ſoit autoriſée par la néceſſité & l'eſpérance du ſuccès. Les opérations cruelles n'ont été imaginées que pour ſauver la vie, & les palliatifs pour adoucir les douleurs.

Laiſſons à ceux qui ſont chargés de veiller ſur les mœurs, le ſoin de faire entendre les vérités dures; leur voix ne s'adreſſe qu'à la multitude; mais on ne corrige les particuliers qu'en leur prou-

vant de l'intérêt, & ménageant leur amour propre.

Quelle eſt donc l'eſpéce de diſſimulation permiſe, ou plûtôt quel eſt le milieu qui ſépare la fauſſeté vile de la ſincérité offenſante? Ce ſont les égards réciproques qui font le lien de la ſociété, & qui naiſſent du ſentiment de ſes propres imperfections, & du beſoin qu'on a d'indulgence. On ne doit ni offenſer ni tromper les hommes.

Il ſemble que dans l'éducation des gens du monde, on les ſuppoſe incapables de vertus, & qu'ils auroient à rougir de ſe montrer tels qu'ils ſont. On ne leur recommande qu'une fauſſeté qu'on appelle politeſſe. Ne

diroit-on pas qu'un maſque eſt un reméde à la laideur ?

La politeſſe d'uſage n'eſt qu'un jargon fade, plein d'expreſſions exagerées, auſſi vuides de ſens que de ſentiment.

La politeſſe, dit-on, marque cependant l'homme de naiſſance ; les plus grands ſont les plus polis. J'avoue que cette politeſſe eſt le premier ſigne de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politeſſe à la douceur, & plus loin encore de la douceur à la bonté. Les Grands qui écartent les hommes à force de politeſſes ſans bonté, ne ſont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de reſpects ſans attachement.

La politesse, ajoute-t on, prouve l'éducation soignée, & qu'on a vêcu dans un monde choisi; elle exige un tact si fin, un sentiment si délicat sur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bonne heure, font dans la suite de vains efforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en saisir la grace. Prémierement, la difficulté d'une chose n'est pas une preuve de son excellence. Secondement, il seroit à desirer que des hommes qui de dessein formé renoncent à leur caractére, n'en recueillissent d'autre fruit que d'être ridicules; peut-être cela les rameneroit-il au vrai & au simple.

D'ailleurs cette politesse si ex-

quiſe n'eſt pas auſſi rare, que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudroient le perſuader. Elle produit aujourd'hui ſi peu d'effet, la fauſſeté en eſt ſi reconnue, qu'elle en eſt quelquefois dégoutante pour ceux à qui elle s'adreſſe, & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la groſſiereté & la bruſquerie pour imiter la franchiſe, & couvrir leurs deſſeins. Ils ſont bruſques ſans être francs, & faux ſans être polis.

Ce manége eſt déja aſſez commun pour qu'il dût être plus reconnu qu'il ne l'eſt encore.

Il devroit être défendu d'être bruſque à quiconque ne feroit pas excuſer cet inconvénient de

caractére par une conduite irréprochable.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui conſtate bien la diſtinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regreter les tems groſſiers où l'homme uniquement frappé de ſon intérêt, le cherchoit toujours par un inſtinct féroce au préjudice des autres. La groſſiereté & la rudeſſe n'excluent ni la fraude ni l'artifice, puiſqu'on les remarque dans les animaux les moins diſciplinables.

Ce n'eſt qu'en ſe poliſſant que

les hommes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt commun, qu'ils ont compris que par cet accord chaque homme tire plus de la société qu'il n'y peut mettre.

Les hommes se doivent donc des égards, puisqu'ils se doivent tous de la reconnoissance. Ils se doivent réciproquement une politesse digne d'eux, faite pour des êtres pensans, & variée par les différens sentimens qui doivent l'inspirer.

Ainsi la politesse des Grands doit être de l'humanité; celle des inférieurs de la reconnoissance, si les Grands le méritent; celle des égaux de l'estime & des services mutuels. Loin d'ex-

cuser la rudesse, il seroit à desirer que la politesse qui vient de la douceur des mœurs fût toujours unie à celle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le Citoyen : nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour

plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs.

Tels sont les fondemens sur lesquels l'éducation générale devroit porter, pour préparer les instructions particulieres.



CHAPITRE III.

Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur.

ON n'entend parler que de probité, de vertu & d'honneur; mais tous ceux qui emploient ces expreſſions en ont-ils des idées uniformes? Tâchons de les diſtinguer. Il vaudroit mieux, ſans doute, inſpirer des ſentimens dans une matiere qui ne doit pas ſe borner à la ſpéculation; mais il eſt toujours utile d'éclaircir & de fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des occaſions où la pratique dépend de nos lumiéres.

Le premier principe de la

probité eſt l'obſervation des loix. Mais indépendamment de celles qui répriment les entrepriſes contre la ſociété politique, il y a des ſentimens & des procédés d'uſage qui font la ſûreté ou la douceur de la ſociété civile, du commerce particulier des hommes, & dont l'obſervation eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'elle eſt libre & volontaire ; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles exigent, ſeroit encore un aſſez mal-honnête homme.

Les loix ſe ſont prêtées à la foibleſſe & aux paſſions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la ſociété : ſi elles

étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la bleſſer indirectement, elles n'auroient pas été univerſellement compriſes, ni par conſéquent ſuivies : il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur & ſouvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines.

Les hommes venant à ſe polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honnête ont ſuppléé aux loix générales, en établiſſant par une convention tacite des procédés auſquels l'uſage a donné force de loi parmi les honnêtes gens. Il n'y a point à la vérité de punition prononcée contre

tre les infracteurs, mais elle n'en eſt pas moins réelle. Le mépris & la honte en ſont le châtiment, & c'eſt le plus ſenſible pour ceux qui ſont dignes de le reſſentir. L'opinion publique qui exerce la juſtice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des diſtinctions très-fines.

On juge les hommes ſur leur état, leur éducation, leur ſituation, leurs lumiéres. Il ſemble qu'on ſoit convenu de différentes eſpéces de probités, qu'on ne ſoit obligé qu'à celle de ſon état, & qu'on ne puiſſe avoir que celle de ſon eſprit. On eſt plus ſévere à l'égard de ceux qui étant expoſés à la vûe peuvent ſervir d'exemple, que ſur ceux qui ſont

dans l'obſcurité. Moins on exige d'un homme dont on devroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on eſt bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique étant elle-même la peine des actions dont elle eſt juge, ne ſauroit manquer d'être ſévere ſur les choſes qu'elle condamne. Il y a telle action dont le ſoupçon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Il eſt aſſez étonnant que cette opinion ſi ſévére ſur de ſimples procédés, ſe renferme dans des bornes ſur les crimes qui ſont du reſſort des loix. Ceux-ci ne deviennent véritablement honteux que par le châtiment qui les ſuit.

Il n'y a point de maxime plus fausse dans nos mœurs, que celle qui dit : *le crime fait la honte, & non pas l'échafaut*. Cela devroit être, mais on se réhabilite d'un crime impuni ; & qu'on ne dise pas que c'est parce que le châtiment le constate, & en fait seul une preuve suffisante. Les hommes sont plus téméraires que circonspects dans leurs jugemens. La vraie raison est qu'ils ne sont réellement frappés que des faits matériels & sensibles : cela est au point, qu'un crime constaté par une grace, flétrit toujours moins que le châtiment. On le remarque principalement dans l'injustice & la bisarrerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'opprobre

ſur ceux que le ſang unit à un criminel; de ſorte qu'il eſt peut-être moins malheureux d'appartenir à un coupable reconnu & impuni, qu'à un infortuné dont l'innocence n'a été reconnue qu'après le ſupplice.

Je crois avoir remarqué une autre biſarrerie dans l'application de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la honte de leurs peres, qu'aux peres celle de leurs enfans. Il me ſemble que le contraire ſeroit moins injuſte, parce que ce ſeroit alors punir les peres de n'avoir pas rectifié les mauvaiſes inclinations de leurs enfans par une éducation convenable. Si l'on penſe autrement, eſt-ce par un ſenti-

ment de compaſſion pour la vieilleſſe, ou par le plaiſir barbare d'empoiſonner la vie de ceux qui ne font que de commencer leur carriére ?

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité, il s'agit de ſavoir ſi l'obéïſſance aux loix, & la pratique des procédés d'uſage ſuffiſent pour conſtituer l'honnête homme. On verra, ſi l'on y réfléchit, que cela n'eſt pas encore ſuffiſant pour la parfaite probité. En effet, on peut avec un cœur dur, un eſprit malin, un caractére féroce & des ſentimens bas, avoir par intérêt, par éducation, par orgueil ou par crainte, avoir, dis-je, cette probité qui met à couvert de tout

reproche de la part des hommes.

Mais il y a un Juge plus éclairé, plus sévére & plus juste que les loix & les mœurs ; c'est le sentiment intérieur, qu'on appelle la conscience.

Les loix n'ayant pas prononcé sur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes que plusieurs de celles qu'elles ont condamnées, & les mœurs n'ayant pas embrassé tout ce que les loix avoient omis ; il est heureux pour les hommes que chacun d'eux ait dans son cœur un Juge qui défend les autres, ou qui le condamne lui-même.

Combien y a-t-il de choses tolérées dans les mœurs, & qui sont plus dangereuses que ce qu'elles

ont proſcrit ? Doit-on regarder comme innocent un trait de ſatyre, ou même de plaiſanterie de la part d'un ſupérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en eſt l'objet ; un ſecours gratuit refuſé par négligence à celui dont le ſort en dépend ; tant d'autres fautes que tout le monde ſent, & qu'on s'interdit ſi peu ?

Voilà cependant ce qu'une probité exacte doit s'interdire, & dont la conſcience eſt le Juge infaillible. Il y a même bien des choſes condamnées par les loix, qui ſont tolérées dans les mœurs.

Je ne prétens point ici parler en homme religieux ; la Religion eſt la perfection & non la baſe de

la morale ; ce n'eſt point en Métaphyſicien ſubtil, c'eſt en Philoſophe moral, qui ne s'appuie que ſur la raiſon, & ne procéde que par le raiſonnement. Je n'ai donc pas beſoin d'examiner ſi cette conſcience eſt ou n'eſt pas un ſentiment inné ; il me ſuffit qu'elle ſoit une lumiére acquiſe, & que les eſprits les plus bornés ayent encore plus de connoiſſance du juſte & de l'injuſte par la conſcience, que les loix & les mœurs ne leur en donnent.

Cette connoiſſance fait la meſure de nos obligations ; nous ſommes tenus à l'égard d'autrui de tout ce qu'à ſa place nous ſerions en droit de prétendre. Les hommes ont encore droit d'attendre de nous

nous non-ſeulement ce qu'ils regardent avec raiſon comme injuſte, mais ce que nous regardons nous-mêmes comme tel, quoique les autres ne l'ayent ni exigé, ni prévû: notre propre conſcience fait l'étendue de leurs droits ſur nous.

Plus on a de lumiéres, plus on a de devoirs à remplir; ſi l'eſprit n'en inſpire pas le ſentiment, il ſuggére les procédés, & démontre l'obligation d'y ſatisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence ſur ce ſujet, ſupérieur à l'eſprit même; c'eſt la ſenſibilité d'ame, qui donne une ſorte de ſagacité ſur les choſes honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'eſprit ſeul.

On pourroit dire que le cœur

a des idées qui lui ſont propres. On remarque entre deux hommes dont l'eſprit eſt également étendu, profond & pénétrant ſur des matiéres purement intellectuelles, quelle ſupériorité gagne celui dont l'ame eſt ſenſible, ſur les ſujets qui ſont de cette claſſe-là. Qu'il y a d'idées inacceſſibles à ceux qui ont le ſentiment froid! Les ames ſenſibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produiſent.

Les ames ſenſibles ont plus d'exiſtence que les autres : les biens & les maux ſe multiplient

à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la ſociété, c'eſt d'être perſuadées des vérités dont l'eſprit n'eſt que convaincu ; la conviction n'eſt ſouvent que paſſive, la perſuaſion eſt active, & il n'y a de reſſort que ce qui fait agir. L'eſprit ſeul peut & doit faire l'homme de probité ; la ſenſibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que lés loix exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conſcience inſpire, ſe trouve renfermé dans cet axiome ſi connu, & ſi peu développé : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'obſervation exacte & préciſe de cette maxime fait la

probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait.* Voilà la vertu.

Il ſemble au premier coup d'œil que les Légiſlateurs fuſſent des hommes bornés ou intéreſſés, qui n'ayant pas beſoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, & ſe diſpenſer de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraiſemblable, que les premiers Légiſlateurs ont été des Princes, des Chefs de peuple; ceux en un mot qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner; auſſi les loix ſe bornent-elles à défendre: en y faiſant réflexion, nous avons vû que c'eſt par ſageſſe qu'elles en ont uſé ainſi. Les mœurs ont été plus

loin que les loix ; mais c'eſt en partant du même principe. La conſcience même ſe borne à inſpirer la répugnance pour le mal. La vertu ſupérieure à la probité, exige qu'on faſſe le bien, & en inſpire le déſir.

La probité défend, & la vertu commande ; on eſtime la probité, on reſpecte la vertu. La probité conſiſte preſque dans l'inaction, la vertu agit. On doit de la reconnoiſſance à la vertu ; on pourroit s'en diſpenſer à l'égard de la probité, parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que ſon intérêt pour objet, n'a pas pour y parvenir de moyen plus ſûr que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heu-

reux ; mais je ſais auſſi qu'il y a différentes eſpéces de bonheurs ; qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du ſuccès, les comparer avec le bonheur qu'on ſe propoſe, & qu'il n'y en a aucun dont l'eſpérance la mieux fondée puiſſe contre-balancer la perte de l'honneur, ni même le ſimple danger de le perdre. Ainſi en ne faiſant d'une telle queſtion qu'une affaire de calcul, le parti de la probité eſt toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne ſeroit pas difficile de faire une démonſtration morale de cette vérité ; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mettre en queſtion. Il eſt toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contrac-

tent par la diſcuſſion un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

La vertu eſt dans le cœur; c'eſt un ſentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité; elle eſt aux actions honnêtes ce que le vice eſt au crime; c'eſt le raport de la cauſe à l'effet.

En diſtinguant la vertu & la probité, en obſervant la différence de leur nature, il eſt encore néceſſaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux perſonnes, aux temps & aux circonſtances.

Il y a tel homme dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions

de ceux qui ont des moyens si différens ? Un homme au ſein de l'opulence n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt aſſiégé par tous les beſoins ? Cela ne ſeroit pas juſte. La probité eſt la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un ſervice offert par vanité, ou promis par foibleſſe, fait peu d'honneur à la vertu ; la ſimple probité exige alors qu'il ſoit rendu.

On retire un homme de ſon nom d'un état malheureux, dont on pouvoit partager la honte. Eſt-ce générosité ? C'eſt tout au plus

décence, ou peut-être orgueil.

D'un autre côté on loue, & on doit louer les actes de probité où l'on sent un principe de vertu. Un homme remet un dépôt dont il avoit seul le secret; il n'a fait que son devoir, puisque le contraire seroit un crime; cependant son action lui fait honneur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonstances, est capable de faire le bien: dans un acte de simple probité, c'est la vertu qu'on loue.

Un malheureux pressé de besoins, humilié par la honte de la misere, résiste aux occasions les plus critiques. Un homme dans la prospérité n'oublie pas

qu'il y a des malheureux, les cherche & prévient leurs demandes. Je les estime, je les loue tous deux ; mais c'est le premier que j'admire.

Les éloges qu'on donne à de certaines probités, à de certaines vertus, ne sont que le blâme du commun des hommes. Cependant on ne doit pas les refuser ; il ne faut pas rétrograder avec trop de sévérité sur le principe des actions, quand elles tendent au bien de la Société. Il est toujours sage & avantageux d'encourager les hommes aux actes honnêtes : ils sont capables de prendre le pli de la vertu comme du vice.

On acquiert de la vertu par la

gloire de la pratiquer. Si l'on commence par amour propre, on continue par honneur, on persévere par habitude. Que l'homme le moins porté à la bienfaisance vienne par hasard, ou par un effort qu'il fera sur lui-même, à faire quelqu'action de générosité; il éprouvera ensuite une sorte de satisfaction qui lui rendra une seconde action moins pénible: bien-tôt il se portera de lui-même à une troisiéme, & dans peu la bonté sera son caractére. On contracte le sentiment des actions qui se répétent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à rapporter des actions vertueuses à un systême d'esprit & de conduite plutôt qu'au senti-

ment, l'avantage des autres ſeroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabaiſſer n'en ſeroit peut-être pas moindre. Heureuſe alternative que de réduire les cenſeurs à l'admiration, au défaut de l'eſtime!

Outre la vertu & la probité; qui doivent être les principes de nos actions, il y en a un troiſiéme très-digne d'être examiné; c'eſt l'honneur : il eſt différent de la probité, peut-être ne l'eſt-il pas de la vertu; mais il lui donne de l'éclat, & me paroît être une qualité de plus.

L'homme de probité ſe conduit par éducation, par habitude, par intérêt ou par crainte. L'homme vertueux agit avec bonté.

L'homme d'honneur penſe & ſent avec nobleſſe. Ce n'eſt pas aux loix qu'il obéit ; ce n'eſt pas la réflexion, encore moins l'imitation qui le dirigent : il penſe, parle & agit avec une ſorte de hauteur, & ſemble être ſon propre légiſlateur à lui-même.

On s'affranchit des loix par la puiſſance, on s'y ſouſtrait par le credit, on les élude avec adreſſe ; on remplace le ſentiment & l'on ſupplée aux mœurs par la politeſſe ; on imite la vertu par l'hipocriſie. L'honneur eſt l'inſtinct de la vertu, & il en fait le courage. Il n'examine point, il agit ſans feinte, même ſans prudence, & ne connoît point cette timidité ou cette fauſſe honte qui

étouffe tant de vertus dans les ames foibles; car les caractéres foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir se répondre de leurs vertus, & de servir d'instrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honneur soit une qualité naturelle, il se développe par l'éducation, se soutient par les principes, & se fortifie par les exemples. On ne sauroit donc trop en réveiller les idées, en réchauffer le sentiment, en relever les avantages & la gloire, & attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

Les réflexions sur cette matiere peuvent servir de préservatif contre la corruption des

mœurs qui ſe relâchent de plus en plus. Je n'ai pas deſſein de renouveller les reproches que de tous temps on a fait à ſon ſiécle, & dont la répétition fait croire qu'ils ne ſont pas mieux fondés dans un temps que dans un autre. Je ſuis perſuadé qu'il y a toujours dans le monde une diſtribution de vertus & de vices à peu près égale ; mais il peut y avoir dans différens âges des partages inégaux, de Nation à Nation, de Peuple à Peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans, & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honneur.

On n'eſt certainement pas auſſi délicat, auſſi ſcrupuleux ſur les liaiſons qu'on l'a été. Quand un

homme avoit jadis de ces procédés tolérés ou impunis par les Loix, & condamnés par l'honneur, le ressentiment ne se bornoit pas à l'offensé, tous les honnêtes gens prenoient parti, & faisoient justice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens, même sans vûe d'intérêt, pour l'homme le plus décrié. Je n'ai pas, vous dit-on, sujet de m'en plaindre personnellement, je n'irai pas me faire le réparateur des torts. Quelle foiblesse! C'est bien mal entendre les intérêts de la Société & par conséquent les siens propres. Si les honnêtes gens s'avisoient de faire cause commune, leur ligue seroit

roit bien forte. Quand les gens d'eſprit & d'honneur s'entendront, les ſots & les frippons joueront un bien petit rolle. Il n'y a malheureuſement que les frippons qui faſſent des ligues; les honnêtes gens ſe tiennent iſolés.

On ſe cachoit autrefois de certains procédés, & l'on en rougiſſoit, s'ils venoient à ſe découvrir. Il me ſemble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement; & dès-là il doit s'en trouver davantage, parce que la contrainte & la honte retenoient bien des hommes.

Je ne ſache que l'infidélité au jeu qui ſoit plus décriée aujourd'hui que dans le ſiécle paſſé; encore voit-on des gens ſuſpects

à cet égard qui n'en ſont pas moins accueillis d'ailleurs. La ſeule juſtice qu'on en faſſe, eſt d'employer beaucoup de politeſſes & de détours pour ſe diſpenſer de jouer avec eux ; cela reſſemble moins au mépris qu'à une précaution. Mais un homme du monde qui eſt irréprochable par cet endroit & par la valeur, eſt homme d'honneur décidé. Quoiqu'il faſſe profeſſion d'être de vos amis, n'ayez rien à démêler avec lui ſur l'intérêt, l'ambition ou l'amour propre. S'il craint ſeulement d'uſer ſon crédit, il vous manquera ſans ſcrupule dans une occaſion eſſentielle, & ne ſera blâmé de perſonne. Vous vous croyez en droit de lui faire

des reproches, mais il en eſt plus ſurpris que confus; il reſte homme d'honneur. Il ne conçoit pas que vous ayez pû regarder comme un engagement de ſimples propos de politeſſe ; car cette politeſſe ſi recommandée ſauve bien des baſſeſſes; on ſeroit trop heureux qu'elle ne couvrît que des platitudes.

Il y a à la vérité telle action ſi blâmable, que l'interprétation ne ſauroit en être équivoque. Un homme d'un caractére leſte trouve encore alors le ſecret de n'être pas deshonoré, s'il a le courage d'être le premier à la publier, & de plaiſanter ceux qui ſeroient tentés de le blâmer. On n'oſe plus la lui reprocher, quand

on le voit en faire gloire. L'audace fait sa justification, & le reproche qu'on lui feroit seroit un ridicule auquel on n'ose s'exposer. On commence alors à douter qu'il ait tort, & on craint de l'avoir. Dans la façon commune de penser, prévoir une objection c'est la réfuter, sans être obligé d'y répondre ; dans les mœurs, prévenir un reproche c'est le détruire.

Un homme qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel, loin d'en avoir des remords ou de la honte, se félicite sur son habileté ; il se cache pour réussir, & non pas d'avoir réussi ; il s'imagine simplement avoir gagné une

belle partie d'échecs, & celui qui est sa dupe ne pense guére autre chose, sinon qu'il l'a perdue par sa faute : c'est de lui-même qu'il se plaint. Le ressentiment est déja devenu un sentiment trop noble, à peine est-on digne de haïr, & la vengeance n'est plus qu'une revanche utile ; on la prend comme un moyen de reussir, & pour l'avantage qui en résulte.

Cette maniére de penser, cette négligence des mœurs avilit ceux mêmes qu'elle ne deshonore pas, & devient de plus en plus dangereuse pour la société. Ceux qui pourroient prétendre à la gloire de donner l'exemple par leur rang ou par leurs lumiéres,

paroissent avoir trop peu de respect pour les principes, même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépendamment des actions, la légéreté de leurs propos, les sentimens qu'ils laissent appercevoir, sont des exemples qu'ils donnent. Le bas peuple n'ayant aucun principe, faute d'éducation, n'a d'autre frein que la crainte, & l'imitation pour guide. C'est dans l'état mitoyen que la probité est encore le plus en honneur.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honneur & la vertu; ceux qui en ont le moins savent combien il leur importe que les autres en ayent. On auroit rougi

utrefois d'avancer de certaines maximes, si on les eût contredi-es par ses actions : les discours ormoient un préjugé favorable ur les sentimens. Aujourd'hui es discours tirent si peu à consé-quence, qu'on pourroit quelque-ois dire d'un homme qu'il a de a probité, quoiqu'il en fasse 'éloge. Cependant les discours onnêtes peuvent toujours être tiles à la société ; mais on ne se ait vraiment honneur & l'on ne se end digne de les tenir que par sa onduite. C'est un engagement e plus, & l'on ne doit pas crain-re d'en prendre, quand il est vantageux de les remplir.

On prétend qu'il a regné autre-ois parmi nous un fanatisme

d'honneur, & l'on rapporte cette heureuſe manie à un ſiécle encore barbare. Il ſeroit à deſirer qu'elle ſe renouvellât de nos jours ; les lumiéres que nous avons acquiſes ſerviroient à régler cet engouement, ſans le refroidir. D'ailleurs on ne doit pas craindre l'excès en cette matiére ; la probité a ſes limites, & pour le commun des hommes c'eſt beaucoup que de les atteindre ; mais la vertu & l'honneur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini ; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les paſſe jamais.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Sur la Réputation & la Renommée.

LES hommes sont destinés à vivre en société, & de plus, ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous à cet égard dans une dépendance mutuelle. Mais ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient ; ils ont une existence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes assez sûrs & assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indifférens sur celle des au-

tres ; & il y en a qui en ſont plus tourmentés que des beſoins de la vie.

Le deſir d'occuper une place dans l'opinion des hommes, a donné naiſſance à la réputation & à la renommée, deux reſſorts puiſſans de la ſociété qui partent du même principe, mais dont les moyens & les effets ne ſont pas totalement les mêmes.

Pluſieurs moyens ſervent également à la réputation & à la renommée, & ne différent que par les degrés ; d'autres ſont excluſivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honnête eſt à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus ſociales, & la pratique conſtante

de ſes devoirs. Cette eſpéce de réputation n'eſt à la vérité ni étendue, ni brillante ; mais elle eſt ſouvent la plus utile.

L'eſprit, les talens, le génie procurent la célébrité, c'eſt le premier pas vers la renommée ; mais les avantages en ſont peut-être moins réels que ceux de la réputation d'honneur. Ce qui nous eſt vraiment utile nous coûte peu ; les choſes rares & brillantes ſont celles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouiſſance n'eſt qu'idéale.

Deux ſortes d'hommes ſont faits pour la renommée. Les premiers, qui ſe rendent illuſtres par eux-mêmes, y ont droit : les autres, qui ſont les Princes, y ſont

assujettis : ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres, & celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue en même-temps, si la supériorité de l'un & de l'autre vient de la personne, ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport & la différence qui se trouvent entre les grands Hommes & les Princes qui ne sont que Princes.

Mais laissant à part la foule des Princes, sans les préferer ni les exclure à ce titre seul, ne considérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle est personnelle.

Les qualités qui sont uniques

ment propres à la renommée, s'annoncent avec éclat. Telles ſont les qualités des Hommes d'Etat, deſtinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples.

Quelques-uns des talens qui font la renommée ſeroient inutiles, & quelquefois dangereux dans la vie privée. Il y a eu de grands hommes qui, s'ils ne l'euſſent pas été, faute de quelques circonſtances, n'auroient jamais pû être autre choſe, & auroient paru incapables de tout.

La réputation & la renommée peuvent être fort différentes, & ſubſiſter enſemble.

Un homme d'Etat ne doit rien négliger pour avoir une ré-

putation honnête ; mais il ne doit compter que ſur la renommée, qui peut ſeule le juſtifier contre ceux qui attaquent ſa réputation. Il eſt comptable au monde, & non pas à des particuliers intéreſſés, aveugles ou téméraires.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe mériter à la fois une grande renommée & une mauvaiſe réputation ; mais la renommée portant principalement ſur des faits, eſt ordinairement mieux fondée que la réputation, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée eſt aſſez conſtante & uniforme ; la réputation ne l'eſt preſque jamais.

Ce qui peut conſoler les grands hommes ſur les injuſtices qu'on

fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire ſacrifier légérement à la renommée, parce qu'elles ſe prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le ſacrifice de la réputation par une circonſtance forcée de ſon état, c'eſt un malheur qui doit ſe faire ſentir, & qui exige tout le courage que peut inſpirer l'amour du bien public. Ce ſeroit aimer bien généreuſement l'humanité, que de la ſervir au mépris de la réputation; ou ce ſeroit trop mépriſer les hommes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens; & dans ce cas-là les ſerviroit-on? Quand le ſacrifice de la réputation à la renommée n'eſt pas forcé par le devoir, c'eſt une

étrange folie, parce qu'on jouit réellement plus de sa réputation que de sa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'estime, du respect & de la considération que de la part de ceux dont on est entouré. Il est donc plus avantageux que la réputation soit honnête, que si elle n'étoit qu'étendue.

Qu'un homme illustre se trouve au milieu de ceux qui, sans le connoître personnellement, célébrent son nom en sa présence, il jouira avec plaisir de sa célébrité; & s'il n'est pas tenté de se découvrir, c'est parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour propre. Mais s'il lui étoit absolument impossible de se faire connoître, son plaisir n'é-

tant plus libre, peut-être sa situation seroit-elle pénible ; ce seroit presque entendre parler d'un autre que soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un homme dont le nom seroit dans le mépris, & qui en seroit témoin ignoré : il ne se feroit pas connoître, & jouiroit au milieu de son tourment d'une sorte de consolation qui seroit dans le rapport opposé à la peine du premier que nous avons supposé contraint au silence.

Si l'on réduisoit la célébrité à sa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des sectateurs. La réputation la plus étendue est toujours très-bornée ; la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numéri-

quement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'eſt jamais parvenu ? Ce nombre ſurpaſſe ceux qui ſavent qu'il a été le conquérant de l'Aſie. Combien y a-t-il d'hommes qui ignoroient l'exiſtence de Koulikam dans le temps qu'il changeoit une partie de la face de la terre ?

La terre a des bornes aſſez étroites, & la renommée peut toujours s'étendre ſans jamais les remplir. Quel caractére de foibleſſe que de pouvoir croître continuellement, ſans atteindre à un terme limité !

On ſe flatte du moins que l'admiration des hommes inſtruits doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée eſt de compter, de

multiplier les voix, & non pas de les apprétier; & dans ce cas-là, il ſemble que le fruit de la renommée ſe borne à un hommage rendu aux ſyllabes d'un nom: cependant pluſieurs ne plaignent ni peines ni travaux pour y parvenir; ne pouvant être illuſtres, ils tâchent du moins d'être fameux; ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en ſoit occupé ; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention, eſt à demi conſolé.

Quand le deſir de la célébrité n'eſt qu'un ſentiment, il peut être ſuivant ſon objet honnête pour celui qui l'éprouve, & utile à la ſociété; mais ſi c'eſt une ma-

nie, elle eſt bientôt injuſte, ar-
tificieuſe & aviliſſante par les ma-
nœuvres qu'elle emploie : l'or-
gueil fait faire autant de baſſeſſes
que l'intérêt. Voilà ce qui pro-
duit tant de réputations uſurpées
& peu ſolides.

Rien ne rendroit plus indiffé-
rent ſur la réputation, que de voir
comment elle s'établit ſouvent,
ſe détruit, ſe varie, & quels ſont
les auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paroît-il
dans quelque carriére que ce
ſoit, pour peu qu'il montre des
diſpoſitions heureuſes, quelque-
fois même ſans cela, chacun
s'empreſſe de le ſervir, de l'an-
noncer, de l'exalter : c'eſt tou-
jours en commençant qu'on eſt

un prodige. D'où vient cet empressement ? Est-ce générosité, bonté ou justice ? Non, c'est envie, souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carriére il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes ne pouvant aspirer aux premieres places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent, par qui les premiers rangs soient occupés, à ceux qui n'y peuvent atteindre ; mais c'est bien peu connoître les passions que de les faire raisonner. Elles ont des motifs & jamais de principes. L'envie sent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit ;

ſi elle réuſſit dans ſon entrepriſe, elle cherche auſſi-tôt à détruire ſon propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus beſoin de ſecours.

C'eſt ainſi que les réputations ſe forment & ſe détruiſent. Quelquefois elles ſe ſoutiennent, ſoit par la ſolidité du mérite qui les affermit, ſoit par l'artifice de celui qui ayant été élevé par la cabale, fait mieux qu'un autre les reſſorts qui la font mouvoir, ou qui embarraſſent ſon action.

Il arrive ſouvent que le Public eſt étonné de certaines réputations qu'il a faites; il en cher-

che la cauſe, & ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'exiſte pas, il n'en conçoit que plus d'admiration & de reſpect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations reſſemblent aux fortunes, qui ſans fonds réels, portent ſur le crédit, & n'en ſont que plus brillantes.

Comme le Public fait des réputations par caprice, des Particuliers en uſurpent par manége ou par une ſorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite : on plaiſante d'abord de leurs prétentions ; ils répétent les mêmes propos ſi ſouvent, & avec tant de confiance, qu'ils viennent

à bout d'en impoſer. On ne ſe ſouvient plus par qui on les a entendu tenir, & l'on finit par les croire ; cela ſe répéte comme un bruit de Ville, qu'on n'approfondit point.

On fait même des aſſociations pour ces ſortes de manœuvres ; c'eſt ce qu'on appelle une cabale.

On entreprend de deſſein formé de faire une réputation, & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que ſoit une telle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en eſt le ſujet qui en ſoit la dupe. Ceux qui l'ont créée ſavent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait auſſi qui finiſſent par reſpecter leur propre ouvrage.

D'autres

D'autres frappés du contraste de la personne & de sa réputation, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé, par timidité, complaisance ou intérêt; desorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. La plûpart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls, & ne sont pas moins timides pour protéger que pour attaquer; il y en a peu qui ayent le courage de se passer de partisans ou de complices; je ne dis pas pour manifester leur sentiment, mais pour y persister; ils tâchent de s'y affermir eux-mê-

mes en le ſuggerant à d'autres, ſinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en ſoit, les réputations uſurpées qui produiſent le plus d'illuſion, ont toujours un côté ridicule qui devroit empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient aſſez de mérite pour s'en paſſer.

Quand le mérite ſert de baſe à la réputation, c'eſt une grande mal-adreſſe que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne ſert à celle qu'on ambitionne. Si le Public vient à le reconnoître, & il le reconnoît enfin, il ſe révolte, & dégrade la gloire la mieux ac-

quiſe. C'eſt une injuſtice, mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuſte. L'envie à qui les prétextes ſuffiſent, s'applaudit d'avoir des motifs, les ſaiſit avec ardeur & les emploie avec adreſſe. Elle ne pardonne au mérite, que lorſqu'elle eſt trompée par ſa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui ſervent de pâture. Elle ſe conſole en croyant rabaiſſer d'un côté ce qu'elle eſt forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à détruire ce qu'elle ſe flatte d'outrager.

Une ſorte d'indifférence ſur ſon propre mérite eſt le plus ſûr appui de la réputation; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de

ceux que la lumiére éblouit. La modeſtie eſt le ſeul éclat qu'il ſoit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice eſt un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, & même un art honnête qui naît de la prudence, de la ſageſſe, & qui n'eſt pas à dédaigner. Les gens d'eſprit ont plus d'avantages que les autres, non-ſeulement pour la gloire, mais encore pour acquerir & mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine auſſi contraire à la fauſſeté qu'à l'imprudence, un diſcernement prompt & ſûr fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on ſe tait & qu'on agit à propos. Il n'y a perſonne qui n'ait quelquefois occaſion de fai-

re une action honnête, courageuse & toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, faute de l'appercevoir ; l'homme d'esprit la sent & la saisit. L'expérience prouve que l'esprit seul n'y suffit pas, & qu'il faut encore un cœur noble, pour employer cet art honnête.

J'ai vû de ces succès brillans, & je suis persuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges sentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir, mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui avec de la bienfaisance dans le cœur, avec les actes de vertu les plus fréquens, faute d'intelligence & d'*àpropos*, n'étoient pas à

beaucoup près auſſi eſtimés qu'eſtimables. Leur mérite ne faiſoit point de ſenſation ; à peine le ſoupçonnoit-on. Il eſt vrai que ſi par un heureux haſard le mérite ſimple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus ſubit. On le loue avec complaiſance, on voudroit encore l'augmenter ; l'envie même y applaudit ſans ſortir de ſon caractére, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations ſe forment & ſe détruiſent avec facilité, il n'eſt pas étonnant qu'elles varient, & ſoient ſouvent contradictoires dans la même perſonne. Tel a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une

toute différente : il a celle qu'il mérite le moins, & on lui refuse celle où il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me dispenser d'entrer ici dans quelques détails qui rendront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice, parce qu'il méprise le faste, & se refuse le superflu, pour fournir le nécessaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre qui répand avec ostentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence ; il fait des présens & refuse le payement de ses dettes : on admire sa magnificence, quand il est à la fois victime

du faste & de l'avarice.

On accuse d'insolence un homme qui ne fléchit pas avec bassesse sous une autorité usurpée: on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience jusqu'à l'avilissement. Comme elle a ses bornes, les gens naturellement doux finissent souvent par avoir tort mal-à-propos, quand la mesure est comble. On ne sauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne se pas laisser trop vexer, à moins que l'on ne consente à être avili.

On vante au contraire la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractére & poli par orgueil.

Une

Une femme eſt deshonorée, parce qu'elle a conſtaté ſa faute par l'éclat de ſa douleur & de ſa honte; tandis qu'une autre ſe met à couvert de tout reproche par l'excès de ſon impudence : celle-ci n'eſt pas même l'objet d'un mépris ſecret. Les hommes haïſſent ce qu'ils n'oſeroient punir; mais ils ne mépriſent que ce qu'ils oſent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne reglent leurs actions.

Si l'on paſſe des ſimples particuliers à ceux qui paroiſſant ſur un théâtre plus éclairé, ſont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge pas avec plus de juſtice.

Un Miniſtre eſt taxé de dureté, parce qu'il eſt juſte, qu'il rejette des ſollicitations payées, & refuſe de ſe prêter à ce que les Courtiſans appellent *des affaires* : commerce injurieux au mérite, ſcandaleux pour le public, aviliſſant pour l'autorité, & dangereux pour l'Etat.

Un Prince paſſe pour ſévére, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir ; de cruauté, parce qu'il réprime les tyrannies ſubalternes, de toutes les plus odieuſes. Les loix cruelles contre les oppreſſeurs ſont les plus douces pour la ſociété ; mais l'intérêt particulier ſe fait toujours le légiſlateur de l'ordre public.

Louis XII, un des meilleurs, & par conséquent des plus grands Rois que la France ait eus, fut accusé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas les Peuples, pour enrichir des Favoris sans mérite. Le Peuple doit être le Favori d'un Roi ; & les Princes n'ont droit au superflu, que lorsque les Peuples ont le nécessaire. Les reproches qu'on osoit lui faire ne prouvoient que sa bonté. On porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théatre. J'aime mieux, dit ce Prince honnête homme, que mon avarice les fasse rire, que si elle les faisoit pleurer. Les reproches des Courtisans valent souvent des éloges, & leurs éloges sont des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il eſt étonnant qu'il y en ait ſi peu d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'uſurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu ; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu auſtére n'eſt pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on eſt moins circonſpect quand on eſt irréprochable, & qu'on s'obſerve moins quand on ne craint pas de ſe trahir ; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle, & ſouvent la portent à l'excès, pour établir la ſévérité de leur vertu : leurs déclamations contre l'impudence ſont des

preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu ! L'étourderie eſt encore une preuve très-équivoque de la franchiſe ; on ne devroit ſe fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle eſt ſouvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie ſont des défauts de caractére qui n'excluent pas abſolument, & ſuppoſent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur ?

Si l'on ſouſcrit légérement à certaines réputations de probité, on en flétrit ſouvent avec une témérité encore plus blâma-

ble, par paſſion, par intérêt. On abuſe du malheur d'un homme pour attaquer ſa probité. On s'éléve contre la réputation des autres, uniquement pour donner opinion de ſa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une réputation qu'il croit injuſtement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe; ce ſoupçon feroit trop ridicule; on ſuppoſe qu'il a intérêt de ſoutenir une thèſe extraordinaire. Qu'on ſe ſoit viſiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'eſt ſuſpect que d'un excès de ſagacité; mais ſi c'eſt en jugeant trop favorablement, c'eſt le comble de l'imbécillité: ce-

pendant l'erreur eſt la même, & le caractére eſt très-différent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injuſtices ſans méchanceté, par légéreté, précipitation, ſotiſe, témérité, imprudence.

Les déciſions haſardées avec le plus de confiance font le plus d'impreſſion. Eh ! qui ſont ceux qui jouiſſent du droit de prononcer ? Des gens qui à force de braver le mépris, viennent à bout de ſe faire reſpecter, & de donner le ton ; qui n'ont que des opinions & jamais de ſentimens, qui en changent, les quitent & les reprennent, ſans le ſavoir, ni s'en douter, ou qui ſont opiniâ-

tres ſans être conſtans.

Voilà cependant les Juges des réputations ; voilà ceux dont on mépriſe le ſentiment, & dont on recherche le ſuffrage ; ceux qui procurent la conſidération, ſans en avoir eux-mêmes aucune.

La conſidération eſt différente de la célébrité. La réputation, la renommée même ne la donnent pas toujours, & l'on peut en avoir ſans impoſer par un grand éclat.

La conſidération eſt un ſentiment d'eſtime mêlé d'une ſorte de reſpect perſonnel qu'un homme inſpire en ſa faveur. On en jouit également parmi ſes inférieurs, ſes égaux, & ceux qui ſont ſupérieurs par le rang & par la naiſſance. On peut dans un rang éle-

vé, ou avec une naiſſance illuſtre avec un eſprit ſupérieur, ou des talens diſtingués ; on peut même avec de la vertu, ſi elle eſt ſeule & dénuée de tous les autres avantages, être ſans conſidération. On peut en avoir avec un eſprit borné, ou malgré l'obſcurité de la naiſſance & de l'état.

La conſidération ne ſuit pas néceſſairement le grand homme ; l'homme de mérite y a déja un droit ; & l'homme de mérite eſt celui qui ayant toutes les qualités & tous les avantages de ſon état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus préciſe de la conſidération, on l'obtient par la réu-

nion du mérite, de la décence, du respect pour soi-même, du pouvoir connu d'obliger & de nuire, & de l'usage éclairé qu'on en fait.

L'*espéce*, terme nouveau, mais qui a un sens juste, est l'opposé de l'homme de considération. Il y en a de tous états. L'*espéce* est celui qui n'ayant pas le mérite de son état, se prête encore de lui-même à son avilissement personnel : il manque plus à soi qu'aux autres.

Si l'on acquiert la considération, on l'usurpe aussi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : si l'on veut examiner en quoi il consiste, on est étonné du vuide ; on trouve que tout se

borne à un air, un ton d'importance & de ſuffiſance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, & quelquefois le maintien ſuffit. Ils ſe ſont portés pour reſpectables, & on les reſpecte : ſans quoi on n'iroit pas juſqu'à les eſtimer.

On doit conclure de l'eſpéce d'analiſe que nous venons de faire, & de la diſcuſſion dans laquelle nous ſommes entrés, que la renommée eſt le prix de talens ſupérieurs, ſoutenus des grands efforts, donc l'effet s'étend ſur les hommes en général, ou du moins ſur une nation ; que la réputation différe de la renommée par ſon étendue, & quelquefois par ſes principes ; que la réputation uſurpée n'eſt jamais ſûre, &

devient quelquefois honteuse ; que la plus honnête est toujours la plus utile, & que chacun peut aspirer à la considération de son état.



CHAPITRE V.

Sur les grands Seigneurs.

APRE'S avoir consideré des objets qui regardent les hommes en général, portons nos réfléxions sur quelques classes de la société, & commençons par les grands Seigneurs.

Grand Seigneur est un mot dont la réalité n'est plus que dans l'Histoire. Un grand Seigneur étoit un homme sujet par sa naissance, grand par lui-même, soumis aux loix, mais assez puissant pour n'obéir que librement, ce qui en faisoit souvent un rébelle contre

le Souverain, & un tyran pour les autres Sujets. Il n'y en a plus.

Le Peuple a pû gagner à l'abaissement des Seigneurs : ceux-ci ont encore plus perdu ; mais il est plus avantageux à l'Etat qu'ils ayent tout perdu, que s'ils avoient tout conservé.

Si l'on s'avisoit aujourd'hui de faire la liste de ceux à qui l'on donne, ou qui s'attribuent le titre de Seigneur, on ne seroit pas embarrassé de savoir par qui la commencer ; mais il seroit impossible de marquer précisément où elle doit finir. On arriveroit jusquà la Bourgeoisie, sans avoir distingué une nuance de séparation. Tout ce qui va à Versailles croit aller à la Cour, & en être.

La plupart de ceux qui paſſent pour des Seigneurs, ne le ſont que dans l'opinion du Peuple qui les voit ſans les approcher. Frappé de leur éclat extérieur, il les admire de loin, ſans ſavoir qu'il n'a rien à en eſpérer, & qu'il n'en a guère plus à craindre. Le Peuple ignore que pour être ſes maîtres par accident, ils ſont obligés d'être ailleurs, comme il eſt lui-même à leur égard.

Plus élevés que puiſſans, un faſte ruineux & preſque néceſſaire les met continuellement dans le beſoin des graces, & hors d'état de ſoulager un honnête homme, quand ils en auroient la volonté. Il faudroit pour cela qu'ils donnaſſent des bornes au

luxe, & le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître; il n'y a que les besoins qui se restraignent, pour fournir au superflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inspirer, je sais combien on peut m'opposer d'exemples contraires à mon sentiment; mais c'est l'erreur où l'on est à ce sujet qui les multiplie. Cette crainte s'évanouiroit, si l'on faisoit attention que les grands & les petits ont le même Maître, qu'ils sont liés par les mêmes loix, & qu'elles sont rarement sans effet, quand on les reclame hardiment; mais ce courage n'est pas ordinaire, & il en faut plus pour anéantir une puissance imaginaire;

re, que pour résister à une puissance réelle.

Les hommes ont plus de timidité dans l'esprit que dans le cœur ; & les esclaves volontaires font plus de tyrans, que les tyrans ne font d'esclaves forcés.

C'est sans doute ce qui a fait distinguer le courage d'esprit, du courage de cœur ; distinction très-juste, quoiqu'elle ne soit pas toujours bien fixée. Il me semble que le courage d'esprit consiste à voir les dangers, les périls, les maux & les malheurs précisément tels qu'ils sont, & par conséquent les ressources. Les voir moindres qu'ils ne sont, c'est manquer de lumiéres ; les voir plus grands, c'est manquer

de cœur : la timidité les exagere, & par-là les fait croître ; le courage aveugle, les déguise & ne les affoiblit pas toujours ; l'un & l'autre mettent hors d'état d'en triompher.

Le courage d'esprit suppose & exige souvent celui du cœur : le courage de cœur n'a guère d'usage que dans les maux matériels, les dangers physiques, ou ceux qui y sont relatifs. Le courage d'esprit a son application dans les circonstances les plus délicates de la vie. On trouve aisément des hommes qui affrontent les périls les plus évidens : on en voit rarement qui sans se laisser abattre par un malheur, sachent en tirer des moyens

pour un heureux ſuccès. Combien a-t-on vû d'hommes timides à la Cour qui étoient des Héros à la guerre ?

Pour revenir aux Grands, ceux qui ſont les dépoſitaires de l'autorité ne ſont pas préciſément ceux qu'on appelle des Seigneurs. Ceux-ci ſont obligés d'avoir recours aux gens en place, & en ont plus ſouvent beſoin que le peuple, qui condamné à l'obſcurité, n'a ni l'occaſion de demander, ni la prétention d'eſpérer.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Seigneurs qui ont du crédit, mais ils ne le doivent qu'à la conſidération qu'ils ſe ſont faite, à des ſervices rendus, au be-

foin que l'Etat en a encore.

Mais les Grands qui ne font que Grands, n'ayant ni pouvoir ni crédit direct, cherchent à y participer par le manége, la souplesse & l'intrigue, caractéres de la foiblesse. Les dignités enfin n'attirent guère que des respects; les places seules donnent le pouvoir.

Quelque frappantes que soient ces distinctions, il semble que ceux qui vivent à la Cour les sentent plus qu'ils ne les voient; leur conduite y est plus conforme que leurs idées; car ils n'ont pas besoin de réfléxion pour savoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du Peuple, il ne s'en doute seulement pas, &

c'eſt un des plus grands avantages des Seigneurs : c'eſt par-là qu'ils en exigent, comme un tribut, tous les ſervices qu'il leur rend avec ſoumiſſion.

Ce n'eſt pas uniquement par timidité que leurs inférieurs héſitent à les preſſer ſur des engagemens ; ils ne ſont pas bien ſûrs du droit qu'ils en ont : le faſte d'un Seigneur en impoſe au malheureux même qui en a fait les frais ; il tombe dans le reſpect devant ſon ouvrage, comme le Sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un Dieu.

Il eſt vrai que ſi ce Grand même tombe dans un malheur

décidé, le Peuple devient son plus cruel perſécuteur. Son reſpect étoit une adoration, ſon mépris reſſemble à l'impiété; l'idole n'étoit que renverſée, le Peuple la réduit en poudre.

Les Grands ſont ſi perſuadés de la conſidération que le faſte leur donne, aux yeux mêmes de leurs pareils, qu'ils font tout pour le ſoutenir. Un homme de la Cour eſt avili auſſi tôt qu'il eſt ruiné; & cela eſt au point que celui qui ſe maintient par des reſſources criminelles, eſt encore plus conſideré que celui qui a l'ame aſſez noble pour ſe faire une juſtice ſévére; mais auſſi lorſqu'on ſuccombe après avoir é-

puiſé les reſſources les plus injuſtes, c'eſt le comble de l'aviliſſement, parce qu'il n'y a de vice bien reconnu que celui qui eſt joint au malheur.



CHAPITRE IV.

Sur le Crédit.

CE que je viens de dire sur les Grands me donne occasion d'examiner ce que c'est que le crédit, sa nature, ses principes & ses effets.

Le crédit est l'usage de la puissance d'autrui, & il est plus ou moins grand à proportion que cet usage est plus ou moins fort & plus ou moins fréquent. Le crédit marque donc une sorte d'infériorité, du moins relativement à la puissance qu'on emploie, quelque supériorité qu'on eût à d'autres égards.

Cela

Cela eſt ſi vrai, qu'en parlant de crédit, on vante celui d'un ſimple Particulier auprès d'un Grand, celui d'un Grand auprès d'un Miniſtre, & celui du Miniſtre auprès du Souverain ; & ſans que l'eſprit y faſſe attention, l'idée qu'il a du crédit eſt ſi juſte, qu'il n'y a perſonne qui ne trouvât ridicule d'entendre parler du crédit d'un Souverain, à moins qu'on ne parlât de celui qu'il auroit dans l'Europe parmi les autres Princes ſes égaux, dont la réunion forme à ſon égard une eſpéce de ſupériorité.

Un Prince avec une puiſſance bornée peut avoir plus de crédit dans l'Europe qu'un Roi très-grand par lui-même & abſolu

chez lui. La puiſſance de celui-ci pourroit ſeule être un obſtacle à ce crédit. Il n'y a point de ſiécle qui n'en ait fourni des exemples, & l'on a vû quelquefois des Particuliers l'emporter à cet égard ſur des Souverains.

Je n'entrerai pas là-deſſus dans un détail étranger à mon ſujet; je ne veux conſiderer que ce qui a rapport à des Particuliers.

Le crédit eſt donc la relation du beſoin à la puiſſance, ſoit qu'on la reclame pour ſoi, ou pour autrui; avec la diſtinction, que d'obtenir un ſervice pour autrui, c'eſt crédit; l'obtenir pour ſoi-même, ce n'eſt que faveur.

Le crédit qui n'eſt pas extrê-

mement flatteur par sa nature, peut l'être par ses principes & par ses effets. Ses principes sont l'estime & la considération personnelles dont on jouit, l'inclination dont on est l'objet, l'intérêt qu'on présente, ou la crainte qu'on inspire.

Le crédit fondé sur l'estime est celui dont on devroit être le plus flatté, & il pourroit être regardé comme une justice rendue au mérite. Celui qu'on doit à l'inclination, moins honorable par lui-même, est ordinairement plus sûr que le premier. L'un & l'autre cédent presque toujours à l'espérance ou à la crainte, c'est-à-dire, à l'intérêt, puisque ce sont deux effets d'une même

cause. Ainsi quand ces différens motifs sont en concurrence, il est aisé de juger quel est celui qui doit prévaloir.

Les deux premiers ne sont pas communément fort puissans. On n'accorde qu'à regret au mérite, cela ressemble trop à la justice, & l'amour propre est plus flatté d'accorder des graces. D'une autre part; l'inclination détermine moins qu'on ne s'imagine à obliger, quoiqu'elle y fasse trouver du plaisir; elle est souvent subordonnée à beaucoup d'autres motifs, à des plaisirs qui l'emportent sur celui de l'amitié, quoiqu'ils ne soient pas si honnêtes.

D'ailleurs les hommes en place ont peu d'amis, & ne s'en

embarraſſent guère. L'ambition & les affaires les occupent trop pour laiſſer dans leur cœur place à l'amitié, & celle qu'on a pour eux reſſemble à un culte. Quand ils paroiſſent ſe livrer à leurs amis, ils ne cherchent qu'à ſe délaſſer par la diſſipation. Ils deviennent des eſpéces d'enfans gâtés qui ſe laiſſent aimer ſans reconnoiſſance, & qui s'irritent à la moindre contradiction à leurs volontés ou à leurs fantaiſies. Il faut convenir qu'ils ont ſouvent occaſion de connoître les hommes, d'apprendre à les eſtimer peu, & à ne pas compter ſur eux. Ils ſavent qu'ils ſont plus aſſiégés par intérêt, que recherchés par goût & par eſtime, même quand ils

en ſont dignes. Ils voyent les manœuvres baſſes & criminelles que les concurrens emploient auprès d'eux les uns contre les autres, & jugent s'ils doivent être fort ſenſibles à leur attachement. Quoique l'adulation les flatte, comme ſi elle étoit ſincére, le motif bas ne leur en échappe pas toujours, & ils ont l'expérience de la déſertion où leurs pareils ont été dans leurs diſgraces. Un peu de défiance eſt donc pardonnable aux gens en place, & leur amitié doit être plus éclairée que celle des autres.

Si le mérite & l'amitié donnent ſi peu de part au crédit, il ne ſera plus qu'un tribut payé à

l'intérêt, un pur échange dont l'eſpérance & la crainte décident & ſont la monnoie. On ne refuſe guère ceux qu'on peut obliger avec gloire, & dont la reconnoiſſance honore le bienfaicteur : cette gloire eſt l'intérêt qu'il en retire. On refuſe encore moins ceux dont on eſpére du retour, parce que cette eſpérance eſt un intérêt plus ſenſible à la plûpart des hommes ; & l'on accorde preſque tout à ceux dont on craint le reſſentiment, ſur-tout ſi l'on peut cacher cette crainte ſous le maſque de la prévenance. Mais ſi l'on ne peut pas diſſimuler ſon vrai motif, on prend facilement ſon parti. Il ſemble qu'on liſe dans le cœur des hom-

mes qu'ils approuveront intérieurement la conduite qu'ils auroient eux-mêmes.

La crainte qu'on dissimule le moins est celle qu'inspirent certaines gens à la Cour, dont on méprise l'état, mais que l'intimité domestique ou des circonstances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donnent à la crainte un air de prudence ; c'est pourquoi on n'en rougit point, parce qu'il semble que le caractére ne sauroit être avili de ce qui fait honneur à l'esprit. Les sollicitations, les simples recommandations de ces sortes de gens l'emportent souvent sur celles des plus grands Seigneurs, & tou-

jours ſur celles des amis, ſurtout s'ils ſont anciens, car les nouveaux ont plus d'avantages. On fait tout pour ceux qu'on veut gagner ou achever d'engager, & rien pour ceux dont on eſt ſûr. Le privilége d'un ancien ami n'eſt guère que d'être refuſé de préférence, & obligé d'approuver le refus, trop heureux ſi par un excès de confiance on lui fait part des motifs.

Tant de circonſtances concourent & ſe croiſent quelquefois dans les moindres graces, qu'il ſeroit difficile de dire comment & par qui elles ſont accordées. Il arrive de-là qu'on donne ſans généroſité, & qu'on reçoit ſans reconnoiſſance, parce qu'il

eſt rare que le bienfait tombe ſur le beſoin, & encore plus rare qu'il le prévienne. On refuſe durement le néceſſaire, on accorde aiſément le ſuperflu; on offre les ſervices, on refuſe les ſecours.

Les effets ou les motifs du crédit ſont l'intérêt, la conſidération & la généroſité.

Ceux qui n'employent leur crédit que par intérêt, ne méritent pas même de paſſer pour avoir du crédit. Ce ne ſont plus que de vils protégés, dont l'aviliſſement rejaillit ſur les protecteurs. Une grace payée avilit celui qui la reçoit, & deshonore celui qui la fait.

Quand on ſe propoſe la con-

ſidérarion pour objet, on employe communément ſon crédit pour le faire connoître & lui donner de l'éclat. La ſeule réputation d'en avoir eſt un des plus ſûrs moyens de l'affermir, de l'étendre & même de le procurer ; en tout cas elle eſt un prix ſi flatteur, que bien des gens en ſacrifieroient la réalité à l'apparence. Combien en voit-on qui ſont accablés de ſollicitations ſur une fauſſe réputation de crédit, & qui ſe gardent bien d'écarter les importuns en les détrompant ?

Cependant ceux qui en obligeant ne ſe propoſent qu'un bien ſi frivole, doivent être peſuadés, quelque crédit qu'ils ayent, qu'ils

ne ſauroient rendre autant de ſer-vices, qu'ils font de mécontens qui croyent y avoir un droit pri-vilégié.

Il ne ſeroit pas impoſſible qu'en ne s'occupant que du de-ſir d'obliger, on ſe fît une répu-tation très-oppoſée, parce que le volume des bienfaits ne peut jamais chez les hommes égaler le volume des beſoins. Il n'y a point de crédit qui ne ſoit au-deſſous de la réputation qu'il procure.* Les moindres preuves de crédit multiplient les deman-des. Un homme qui a rendu plu-ſieurs ſervices par généroſité, peut être regardé comme déſo-bligeant, parce qu'il n'eſt pas en état de rendre tous ceux

qu'on exige de lui. C'eſt par cette raiſon que les gens en place ne ſauroient employer trop d'humanité pour adoucir les refus néceſſaires.

On pourroit penſer que la reconnoiſſance de ceux qu'ils obligent, doit les conſoler de l'injuſtice de ceux qu'ils refuſent; mais il n'eſt que trop ordinaire de voir des gens demander les graces avec ardeur, & ſouvent avec baſſeſſe, les recevoir comme une juſtice, avec froideur, & tâcher de perſuader qu'ils n'avoient pas fait la moindre démarche, & qu'on a prévenu leurs deſirs. Cette conduite n'eſt ſûrement pas l'effet d'une reconnoiſſance délicate, qui veut laiſ-

ſer au bienfaicteur la gloire d'une justice éclairée.

Il s'en faut bien que je veuille dégoûter les bienfaicteurs ; je veux au contraire prévenir leurs dégoûts, en leur inſpirant un ſentiment déſintéreſſé, noble, & dont le ſuccès eſt toujours ſûr ; c'eſt de n'obliger que par générosité, de ne chercher en obligeant que le plaiſir d'obliger ; ſalaire infaillible & que l'ingratitude des hommes ne ſauroit ravir. Mais ſi les bienfaicteurs ſont ſenſibles à la reconnoiſſance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite de reconnoiſſant.

CHAPITRE VII.

Sur les gens à la mode.

DE tous les Peuples, le François eſt celui dont le caractére a dans tous les temps éprouvé le moins d'altération ; on retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des Croiſades, & en remontant juſqu'aux Gaulois on y remarque encore beaucoup de reſſemblance. Cette Nation a toujours été vive, gaie, généreuſe, brave, ſincére, préſomptueuſe, inconſtante, avantageuſe & inconſiderée. Ses vertus partent du cœur, ſes vices ne tiennent qu'à l'eſprit, & ſes bonnes qualités corrigeant ou

balançant les mauvaiſes, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les hommes le plus ſociable. C'eſt-là ſon caractére propre, & c'en eſt un très-eſtimable ; mais je crains que depuis quelque temps on n'en ait abuſé ; on ne s'eſt pas contenté d'être ſociable, on a voulu être aimable, & je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a beſoin de preuves, c'eſt-à-dire d'explication.

Les qualités propres à la Société ſont la politeſſe ſans fauſſeté, la franchiſe ſans rudeſſe, la prévenance ſans baſſeſſe, la complaiſance ſans flatterie, les égards ſans contrainte, & ſurtout le cœur porté à la bienfaiſance ;

ſance ; ainſi l'homme ſociable eſt le Citoyen par excellence.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, eſt fort indifférent ſur le bien public, ardent à plaire à toutes les Sociétés où ſon goût & le haſard le jettent, & prêt à en ſacrifier chaque particulier. Il n'aime perſonne, n'eſt aimé de qui que ce ſoit, plaît à tous, & ſouvent eſt mépriſé & recherché par les mêmes gens.

Par un contraſte aſſez biſarre, toujours occupé des autres, il n'eſt ſatisfait que de lui, & n'attend ſon bonheur que de leur opinion, ſans ſonger préciſément à leur eſtime qu'il ſuppoſe appa-

remment, ou dont il ignore la nature. Le desir immodéré d'amuser l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médisance & la calomnie au rang des amusemens, sans soupçonner qu'elles ayent d'autres effets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

Les liaisons particulieres de l'homme sociable sont des liens qui l'attachent de plus en plus à l'Etat; celles de l'homme ai-

mable ne ſont que de nouvelles diſſipations qui retranchent d'autant les devoirs eſſentiels. L'homme ſociable inſpire le deſir de vivre avec lui ; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel eſt enfin dans ce caractére l'aſſemblage de vices, de frivolités & d'inconvéniens, que l'homme aimable eſt ſouvent l'homme le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cette réputation devient de jour en jour une eſpéce de maladie épidémique : Eh ! comment ne ſeroit-on pas flatté d'un titre qui éclipſe la vertu & fait pardonner le vice ! Qu'un homme ſoit deshonoré au point qu'on

en faſſe des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennent de tout ; ce n'eſt pas en eſſayant de le juſtifier qu'ils ſe défendent eux-mêmes : tout cela eſt vrai, vous dit-on, mais il eſt fort aimable. Il faut que cette raiſon ſoit bonne, ou bien généralement admiſe, car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs eſt celui qui eſt vicieux avec de la gaieté & des graces ; il n'y a rien que cela ne faſſe paſſer, & n'empêche d'être odieux.

Qu'arrive-t-il de-là ? Tout le monde veut être aimable, & ne s'embarraſſe pas d'être autre autre choſe ; on y ſacrifie ſes devoirs, & je dirois la conſidéra-

tion, ſi on la perdoit par-là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile eſt le mépris de ſon état, le dédain de la profeſſion dont eſt comptable, & dans laquelle on devroit toujours chercher ſa premiere gloire.

Le Magiſtrat regarde l'étude & le travail comme des ſoins obſcurs qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne ſont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui ſe livrent à leurs devoirs ne ſont connus que par haſard de ceux qui en ont un beſoin paſſager; deſorte qu'il n'eſt pas rare de voir de ces Magiſtrats aimables, qui dans les affaires d'éclat ſont moins des Juges, que des ſolliciteurs qui recomman-

dent à leurs Confreres les intérêts des gens connus.

Le Militaire d'une certaine classe croit que l'application au service doit être le partage des subalternes ; ainsi les grades ne seroient plus que des distinctions de rang, & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'homme de Lettres qui par des ouvrages travaillés auroit pû instruire son siécle, & faire passer son nom à la postérité, néglige ses talens & les perd faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les hommes illustres, il reste un homme d'esprit de Société.

L'ambition même, cette passion toujours si ardente, & au-

trefois ſi active, ne va plus à la fortune que par le manége & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus juſtes qu'ils le ſont aujourd'hui, ſes motifs plus louables, ſes démarches plus innocentes ; mais ſes travaux pouvoient être utiles à l'Etat, & quelquefois inſpirer l'émulation à la vertu.

On dira ſans doute que la Société eſt devenue, par le deſir d'y être aimable, plus délicieuſe qu'elle ne l'avoit jamais été ; cela peut être, mais il eſt certain que ce qu'elle a gagné, l'Etat l'a perdu, & cet échange n'eſt pas un avantage.

Que ſeroit-ce ſi la contagion

venoit à gagner toutes les autres professions ? Et on peut le craindre, quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l'édification, & pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plûpart fondées sur des choses frivoles, l'estime que nous en faisons nous accoutume insensiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu'un grand Capitaine, qu'un homme d'Etat ayent rendu les plus grands services, avant que de

de hasarder notre estime, nous demandons s'ils sont aimables, quels sont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand homme d'avoir à un degré supérieur.

Toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable sont exclus des sociétés brillantes, & sortent du *bon ton*. Il y a peu de temps que cette expression est inventée, & elle est déja triviale, sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le bon ton dans ceux qui ont le plus d'esprit consiste à dire agréablement des riens, à ne se

pas permettre le moindre propos ſenſé, ſi l'on ne le fait excuſer par les graces du diſcours, à voiler enfin la raiſon quand on eſt obligé de la produire, avec autant de ſoin que la pudeur en exigeoit autrefois, quand il s'agiſſoit d'exprimer quelque idée libre. L'agrément eſt devenu ſi néceſſaire, que la médiſance même ceſſeroit de plaire, ſi elle en étoit dépourvue. Il ne ſuffit pas de nuire, il faut ſur-tout amuſer; ſans quoi le diſcours le plus méchant retombe plus ſur ſon auteur que ſur celui qui en eſt le ſujet.

Ce prétendu bon ton qui n'eſt qu'un abus de l'eſprit, ne laiſſe pas d'en exiger beaucoup; ainſi

il devient dans les ſots un jargon intelligible pour eux-mêmes ; & comme les ſots ſont le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'eſt ce qu'on appelle le *Perſiflage*, amas fatiguant de paroles ſans idées, volubilité de propos qui font rire les foux, ſcandaliſent la raiſon, déconcertent les gens honnêtes ou timides, & rendent la ſociété inſupportable.

Ce mauvais genre eſt quelquefois moins extravagant, & alors il n'en eſt que plus dangereux. C'eſt lorſqu'on immole quelqu'un, ſans qu'il s'en doute, à la malignité d'une aſſemblée, en le rendant tout à la fois inſtrument & victime de la plaiſanterie commune, par les choſes

qu'on lui ſuggere, & les aveux ingenus qu'on en tire.

Les premiers eſſais de cette ſorte d'eſprit ont dû naturellement réuſſir ; & comme les inventions nouvelles vont toujours en ſe perfectionnant, c'eſt-à-dire en augmentant de dépravation, quand le principe en eſt vicieux, la méchanceté ſe trouve aujourd'hui l'ame de certaines ſociétés, & a ceſſé d'être odieuſe, ſans même perdre ſon nom.

La méchanceté n'eſt aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pû jadis la faire pardonner, parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la ſociété que la

méchanceté lui fait perdre, puisqu'elle en ſappe les fondemens, & qu'elle eſt par-là, ſinon l'aſſemblage, du moins le réſultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté eſt réduite en art, elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & ſouvent leur donne de la conſidération.

Voilà ce qui produit cette foule de petits méchans ſubalternes & imitateurs, de cauſtiques fades, parmi leſquels il s'en trouve de ſi innocens; leur caractére y eſt ſi oppoſé; ils auroient été de ſi bonnes gens, en ſuivant leur cœur, qu'on eſt quelquefois tenté d'en avoir compaſſion, tant le mal leur

coûte à faire. Auſſi en voit-on qui abandonnent leur rolle comme trop pénible ; d'autres perſiſtent flattés & corrompus par les progrès qu'ils ont faits. Les ſeuls qui ayent gagné à ce travers de mode, ſont ceux qui nés avec le cœur dépravé, l'imagination déréglée, l'eſprit faux, borné & ſans principes, mépriſans la vertu, & incapables de remords, ont le plaiſir de ſe voir les Héros d'une ſociété dont ils devroient être l'horreur.

Un ſpectacle aſſez curieux eſt de voir la ſubordination qui regne entre ceux qui forment ces ſortes d'aſſociations. Il n'y a point d'état où elle ſoit mieux réglée. Ils ſe ſignalent ordinai-

rement ſur les Etrangers que le haſard leur adreſſe, comme on ſacrifioit autrefois dans quelques contrées ceux que leur mauvais ſort y faiſoit aborder. Mais lorſque les victimes nouvelles leur manquent, c'eſt alors que la guerre civile commence. Le chef conſerve ſon empire, en immolant alternativement ſes ſujets les uns aux autres. Celui qui eſt la victime de jour, eſt impitoyablement accablé par tous les autres qui ſont charmés d'écarter l'orage de deſſus eux; la cruauté eſt ſouvent l'effet de la crainte. Les ſubalternes s'eſſayent cependant les uns contre les autres; on cherche à ne ſe lancer que des traits fins;

on voudroit qu'ils fussent piquans sans être grossiers ; mais comme l'esprit n'est pas toujours aussi léger, que l'amour propre est sensible, on en vient souvent à se dire des choses si outrageantes, qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les suites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérammment honnête entre le caractére ombrageux & l'avilissement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément, & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choses étant sur le pied où elles sont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au sérieux. On ne se

donne pour ainſi dire que des cartels d'eſprit ; il faudroit s'avouer vaincu, pour recourir à d'autres armes, & la gloire de l'eſprit eſt le point d'honneur d'aujourd'hui.

On eſt cependant toujours étonné que de pareilles ſociétés ne ſe déſuniſſent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut eſpérer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'eſt l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raiſon froide eſt la ſeule choſe qui leur impoſe, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenſer rendroit ceux qui l'ont

contractée incapables de se plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inspirer la crainte que l'estime. D'ailleurs les faux singuliers, soit caustiques, méchans ou misantropes, réussissent parfaitement auprès de ceux dont ils ont besoin. La réputation qu'ils se sont fabriquée donne un très-grand poids à leurs prévenances ; ils descendent plus facilement qu'on ne croit à la flatterie basse. Celui qui en est l'objet ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il force de tels caractéres à un stile qui leur est si étranger. L'adulation fade & outrée est la plus sûre de plaire : une louange fine & déli-

cate fait honneur à celui qui la donne ; un éloge exagéré fait plaiſir à celui qui le reçoit. Il prend l'exagération pour l'expreſſion propre, & penſe que les grandes vérités ne peuvent pas ſe dire avec fineſſe.

Il faut convenir que les ſociétés dont je parle ſont rares ; il n'y a que la parfaitement bonne compagnie qui le ſoit davantage, & celle-ci n'eſt peut-être qu'une belle chimere dont on approche plus ou moins. Elle reſſemble aſſez à une République diſperſée, on en trouve des membres dans toutes ſortes de claſſes, il eſt très-difficile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant perſonne qui n'en recla-

me le titre pour ſa ſociété : c'eſt un mot de raliment. Je remarque ſeulement qu'il n'y a perſonne auſſi qui ne croie qu'elle peut ſe trouver dans un ordre ſupérieur au ſien, & jamais dans une claſſe inférieure. La haute Magiſtrature la ſuppoſe à la Cour comme chez elle ; mais elle ne la croit pas dans une certaine Bourgeoiſie, qui à ſon tour a des nuances d'orgueil.

Pour l'homme de la Cour ſans vouloir entrer dans aucune compoſition ſur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'exiſte que parmi les gens de ſa ſorte. Il eſt vrai qu'à eſprit égal ils ont un avantage ſur le commun des hommes, c'eſt de

s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agréables. Le ſot de la Cour dit ſes ſotiſes plus élégamment que le ſot de la Ville ne dit les ſiennes. Dans un homme obſcur c'eſt une preuve d'eſprit, ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'homme de la Cour c'eſt une néceſſité; il n'emploie pas de mauvaiſes expreſſions, parce qu'il n'en ſait point. Un homme de la Cour qui parleroit baſſement me paroîtroit preſque avoir le mérite d'un Savant dans les Langues Etrangeres. En effet, tous les talens dépendent des facultés naturelles, & ſur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt

de la converſation, doit donc ſe perfectionner à la Cour plus que par tout ailleurs, puiſqu'on eſt deſtiné à y parler, & réduit à n'y rien dire : ainſi les tours ſe multiplient, & les idées ſe rétreciſſent. Je n'ai pas beſoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que de ces Courtiſans oiſifs à qui Verſailles eſt néceſſaire, & qui y ſont inutiles.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que les gens d'eſprit de la Cour, quand ils ont les qualités du cœur, ſont les hommes dont le commerce eſt le plus aimable ; mais de telles ſociétés ſont rares. Le jeu ſert à ſoulager les gens du monde du penible fardeau de leur exiſtence, & les talens

qu'ils appellent quelquefois à leur ſecours en cherchant le plaiſir prouvent le vuide de leur ame, & ne le rempliſſent pas. Ces remédes ſont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réuniſſent.

Les gens du monde ſeroient ſans doute fort ſurpris qu'on leur préférât ſouvent certaines ſociétés bourgeoiſes, où l'on trouve ſinon un plaiſir délicat, du moins une joie contagieuſe, ſouvent un peu de rudeſſe; mais on eſt trop heureux qu'il ne s'y gliſſe pas une demie connoiſſance du monde qui ne ſeroit qu'un ridicule de plus, encore ne ſe feroit-il pas ſentir à ceux qui l'auroient: ils ont le bonheur de ne

connoître de ridicule que ce qui blesse la raison ou les mœurs.

A l'égard des sociétés, si l'on veut faire abstraction de quelques différences d'expressions, on trouvera que la classe générale des gens du monde & la bourgeoise se ressemblent plus au fond qu'on ne le suppose. Ce sont les mêmes tracasseries, le même vuide, les mêmes miséres. La petitesse dépend moins des objets que des hommes qui les envisagent. Quant au commerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoisie. Celle-ci ne gagne ou ne perd guére à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a

que des idées relatives à ses besoins, & qui en est ordinairement privé sur tout autre sujet, le reste des hommes est par tout le même. La bonne compagnie est indépendante de l'état & du rang, & ne se trouve que parmi ceux qui pensent & qui sentent, qui ont les idées justes & les sentimens honnêtes.



CHAPITRE VIII.

Sur le Ridicule, la Singularité & l'Affectation.

LE ridicule reſſemble ſouvent à ces fantômes, qui n'exiſtent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abſtrait eſt en uſage, moins l'idée en eſt fixe, parce que chacun l'étend, la reſtraint ou la change ; & l'on ne s'apperçoit de la différence des principes que par celle des conſéquences, ou par les différentes applications qu'on en fait. Si l'on vouloit définir les mots que l'on comprend le moins, il fau-

droit définir ceux dont on se sert le plus.

Le ridicule consiste à choquer la mode ou l'opinion, & communément on les confond assez avec la raison; cependant ce qui est contre la raison est sotise ou folie; si c'est contre l'équité, c'est crime. Le ridicule ne devroit donc avoir lieu que dans les choses indifférentes par elles-mêmes, & consacrées par la mode. Les habits, le langage, les maniéres, le maintien: voilà son ressort, voici son usurpation.

Comme la mode est parmi nous la raison par excellence, nous jugeons des actions, des idées & des sentimens sur leur rapport avec la mode. Tout ce qui n'y

eſt pas conforme eſt trouvé ridicule. Cela ſe fait, ou ne ſe fait pas; voilà la regle de nos jugemens. Cela doit-il ſe faire, ou ne ſe pas faire? Il eſt rare que nous allions juſque-là. En conſéquence de ce principe le ridicule s'étend juſque ſur la vertu, & c'eſt le moyen que l'envie emploie le plus ſûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule eſt ſupérieur à la calomnie, qui peut ſe détruire en retombant ſur ſon auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la difformité du vice; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu, en lui aſſociant le ridicule pour le décrier; il devient par-là moins odieux & plus mépriſé,

Le ridicule eſt devenu le poiſon de la vertu & des talens, & quelquefois le châtiment du vice.

Le ridicule eſt le fléau des gens du monde, & il eſt aſſez juſte qu'ils ayent pour tyran un être fantaſtique.

On ſacrifie ſa vie à ſon honneur, ſouvent ſon honneur à ſa fortune, & quelquefois ſa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne ſuis pas étonné qu'on ait quelque attention à ne pas s'y expoſer, puiſqu'il eſt d'une ſi grande importance dans l'eſprit de pluſieurs de ceux avec qui l'on eſt obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuſer l'extrême ſenſibilité que des hommes rai-

ſonnables ont ſur cet article. Cette crainte exceſſive a fait naître des eſſains de petits donneurs de ridicules, qui décident de ceux qui ſont en vogue, comme les Marchandes de Modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparé de l'emploi de diſtribuer les ridicules, ils en ſeroient accablés ; ils reſſemblent à ces criminels qui ſe font exécuteurs pour ſauver leur vie.

La plus grande ſotiſe de ces êtres frivoles, & celle dont ils ſe doutent le moins, eſt de s'imaginer que leur empire eſt univerſel : s'ils ſavoient combien il eſt borné, la honte les y feroit renoncer. Le Peuple n'en con-

noît pas le nom, & c'eſt tout ce que la Bourgeoiſie en ſait. Parmi les gens du monde, ceux qui ſont occupés ne ſont frappés que par diſtraction de ce petit peuple incommode : ceux mêmes qui en ont été, & que la raiſon ou l'âge en ont ſéparés, s'en ſouviennent à peine ; & les hommes illuſtres ſeroient trop élevés pour l'appercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuſer.

Quoique l'empire du ridicule ne ſoit pas auſſi étendu que ceux qui l'exercent le ſuppoſent, il ne l'eſt encore que trop parmi les gens du monde ; & il eſt étonnant qu'un caractére auſſi léger que le nôtre ſe ſoit ſoumis à une

servitude dont le premier effet soit de rendre le commerce uniforme, languissant & ennuyeux.

La crainte puerile du ridicule étouffe les idées, rétrecit les esprits, & les forme sur un seul modéle, suggere les mêmes propos peu intéressans de leur nature, & fastidieux par la répétion. Il semble qu'un seul ressort imprime à différentes machines un mouvement égal & dans la même direction. Je ne vois que les sots qui puissent gagner à un travers qui les met de niveau avec les hommes supérieurs, puisqu'ils sont tous également assujettis à une mesure commune où les plus bornés peuvent atteindre.

L'esprit

L'eſprit eſt preſque égal quand on eſt aſſervi au même ton, & ce ton eſt néceſſaire à ceux qui ſans cela n'en auroient point à eux ; il reſſemble à ces livrées qu'on donne aux valets, ſans quoi ils ne ſeroient pas vêtus.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un ſot, & on regardera comme tel un homme de beaucoup d'eſprit qui ne l'aura pas : il n'y a rien qu'on diſtingue moins de la ſotiſe que l'ignorance des petits uſages. Combien de fois a-t-on rougi à la Cour pour un homme qu'on y produiſoit avec confiance, qu'on avoit admiré ailleurs, & qu'on avoit annoncé avec une bonne foi imprudente ? On ne

s'étoit cependant pas trompé ; mais on ne l'avoit jugé que d'après la raiſon, & on le confronte avec la mode.

Ce n'eſt pas aſſez que de ne pas s'expoſer au ridicule pour s'en affranchir, on en donne à ceux qui en méritent le moins, ſouvent aux perſonnes les plus reſpectables, ſi elles ſont aſſez timides pour le recevoir. Des gens mépriſables, mais hardis, & qui ſont au fait des mœurs regnantes, les repouſſent & l'anéantiſſent mieux que les autres.

Comme le ridicule n'ayant ſouvent rien de décidé, n'a d'exiſtence alors que dans l'opinion, il dépend en partie de la diſpo-

ſition de celui à qui on veut le donner, & dans ce cas-là il a beſoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repouſſant avec force, mais en le recevant avec mépris ou indifférence, quelquefois en le recevant de bonne grace. Ce ſont les fléches des Méxiquains qui auroient pénétré le fer, & qui s'amortiſſoient contre des armures de laine.

Quand le ridicule eſt le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre ſans effet, c'eſt d'outrer ce qui y a donné lieu. On humilie ſon adverſaire en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs cette hardieſſe d'af-

fronter le ridicule impose aux hommes; & comme la plûpart ne sont pas capables de n'estimer les choses que ce qu'elles vallent, où leur mépris s'arrête, leur admiration commence, & le singulier en est communément l'objet.

Par quelle bisarrerie la même chose à un certain degré rend-elle ridicule, & portée à l'excès donne-t-elle une sorte d'éclat? Car tel est l'effet de la singularité marquée, soit que le principe en soit louable ou répréhensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractére qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de

rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes maniéres, & d'entendre les mêmes propos, qu'on ſait un gré infini à celui qui ſuſpend cet état létargique.

La ſingularité n'eſt pas préciſément un caractére ; c'eſt une ſimple maniére d'être qui s'unit à tout autre caractére, & qui conſiſte à être ſoi, ſans s'appercevoir qu'on ſoit différent des autres ; car ſi l'on vient à le reconnoître, la ſingularité s'évanouit ; c'eſt une énigme qui ceſſe de l'être auſſi-tôt que le mot en eſt connu. Quand on s'eſt apperçu qu'on eſt différent des autres, & que cette différence n'eſt pas un mérite, on ne

peut guère persister que dans l'affectation, & c'est alors petitesse ou orgueil, ce qui revient au même, & produit le dégoût; au lieu que la singularité naturelle met un certain piquant dans la société qui en ranime la langueur.

Les sots qui connoissent souvent ce qu'ils n'ont pas, & qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés, voyant le succès de la singularité, se font singuliers, & l'on sent ce que ce projet bisarre doit produire.

Au lieu de se borner à n'être rien, & qui leur convenoit si bien, ils veulent à toute force être quelque chose, & ils sont

insupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, & ne font que des sotises.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractére, qui consiste non-seulement à éviter d'être ce que sont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne sont pas.

On voit de ces sociétés où les caractéres se sont partagés comme on distribue des rolles. L'un se fait Philosophe, un autre plaisant, un troisiéme homme d'humeur. Tel se fait caustique qui penchoit d'abord à être complai-

ſant, mais il a trouvé le rolle occupé. Quand on n'eſt rien, on a le choix de tout.

Il n'eſt pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un ſot, mais on eſt étonné de les rencontrer avec de l'eſprit. Cela ſe remarque dans ceux qui nés avec plus de vanité que d'orgueil, croyent rendre leurs défauts brillans par la ſingularité en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractére; ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, & s'en former une particuliere; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du ſimple; & malheureuſement quand on cherche

l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'eſprit mêmes n'en ont jamais moins que lorſqu'ils tâchent d'en avoir.

On devroit ſentir que le naturel qu'on cherche ne ſe trouve jamais, que l'effort produit l'excès, & que l'excès décele la fauſſeté du caractére. On veut jouer le bruſque, & l'on devient féroce ; le vif, & l'on n'eſt que pétulant & étourdi : la bonté jouée dégénere en politeſſe contrainte, & ſe trahit enfin par l'aigreur : la fauſſe ſincérité n'eſt qu'offenſante ; & quand elle pourroit s'imiter quelque temps, parce qu'elle ne conſiſte que dans des actes paſſagers, on

n'atteindroit jamais à la franchiſe qui en eſt le principe, & qui eſt une continuité de caractére. Elle eſt comme la probité; pluſieurs actes qui y ſont conformes n'en font pas la démonſtration, & un ſeul de contraire la détruit.

Enfin toute affectation finit par ſe déceler, & l'on retombe alors au-deſſous de ſa valeur réelle. Tel eſt regardé comme un ſot après, & peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne ſe vange point à demi d'avoir été ſa dupe.

Soyons donc ce que nous ſommes, n'ajoutons rien à notre caractére; tâchons ſeulement d'en retrancher ce qui peut être in-

commode pour les autres, & dangereux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous souſtraire à la ſervitude de la mode, ſans paſſer les bornes de la raiſon.



CHAPITRE IX.

Sur les Gens de Fortune.

IL y a deux ſortes de conditions qui ont plus de relation avec la ſociété, & ſur-tout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce ſont les Gens de Lettres & les Gens de Fortune, ce qui ne doit s'entendre que des plus diſtingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agrémens perſonnels, les autres par une opulence faſtueuſe : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen & du peuple.

Il n'y a pas encore long-temps que les Financiers ne voyoient dans les gens de condition que des protecteurs, dont ils sont aujourd'hui les rivaux. La plûpart des fortunes de finance du dernier siécle n'étoient pas assez honnêtes pour en faire gloire, & dès-là elles en devenoient plus considérables. Les premiers gains faisoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'avidité, & ces passions sont ennemies du faste. Une habitude d'économie ne se relâche guére, & suffit seule, sans génie ni bonheur marqué, pour tirer des richesses immenses d'une médiocre fortune, & d'un travail continuel.

S'il se trouvoit alors des gens

d'affaires aſſez ſenſés pour vouloir jouir, ils l'étoient aſſez pour ſe borner aux commodités, aux plaiſirs, à tous les avantages d'une opulence ſourde; ils évitoient un éclat qui ne pouvoit qu'exciter l'envie des Grands & la haine des Petits. Si l'on ſe contentoit de ce qui fait réellement plaiſir, on paſſeroit pour modeſte.

Ceux à qui les richeſſes ne donnent que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à ſe glorifier d'autre choſe, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune; trop ennivrés de la jouiſſance pour rougir des moyens, leur faſte étoit jadis le comble de la folie, du mauvais goût & de l'indécence.

Cette oſtentation d'opulence eſt plus communément la manie de ces hommes nouveaux qu'un coup du ſort a ſubitement enrichis, que de ceux qui ſont parvenus par degrés. Il eſt aſſez ſingulier que les hommes tirent plus de vanité de leur bonheur que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à leur induſtrie ſavent combien ils ont évité, fait & réparé de fautes : ils jouiſſent avec précaution, parce qu'ils ne peuvent pas s'exagerer les principes de leur fortune ; au lieu que ceux qui ſe trouvent tout à coup des êtres ſi différens d'eux-mêmes, ſe regardent comme des objets dignes de l'attention particuliere du ſort. Ils ne

ſavent à quoi l'attribuer ; & cette obſcurité de cauſes, on l'interpréte toujours à ſon avantage.

Telles ſont les fortunes qu'on peut appeller ridicules, & qui l'étoient encore plus autrefois qu'aujourd'hui par le contraſte de la perſonne & du faſte déplacé.

D'ailleurs la fortune de finance n'étoit guére alors qu'une lotterie ; au lieu qu'elle eſt devenue un art, une ſcience qui a ſes principes & ſa méthode comme les autres, ou tout au moins un jeu mêlé d'adreſſe & de haſard. On pourroit preſque aſſigner le gain par la nature de l'affaire.

Pourquoi la finance ſeroit-elle mépriſée ? L'Etat doit avoir des

des revenus ; il faut qu'il y ait des Citoyens chargés de la perception, & qu'ils y trouvent des avantages, pourvû que ces avantages ſoient limités ; ſans quoi ils deviennent ſcandaleux.

On ne doit s'élever que contre la véxation ou l'inſolence de ceux qui abuſent, & les punir avec éclat & ſévérité. C'eſt ainſi que dans toutes les conditions on devroit immoler à la vengeance publique ceux qui font haïr l'autorité, par l'abus qu'ils en font, & qui en rendant les hommes malheureux par leurs excès, les corrompent par leurs exemples.

Il faut convenir que c'eſt moins à leurs véxations, qu'à

l'insolence de quelques-uns d'entr'eux, que les Financiers doivent rapporter le décri où ils sont encore. Croit-on que cela dépende des injustices qui seront tombées sur des gens obscurs dont les plaintes sont étouffées, les malheurs ignorés, & qui ne seroient pas protégés par ceux qui crient vaguement à l'injustice, quand ils en seroient connus? Dans les déclamations contre la finance, ce n'est ni la générosité ni la justice qui reclament, c'est l'envie qui poursuit le faste.

Voilà ce qui devroit inspirer aux gens riches, & qui n'étoient pas nés pour l'être, une modestie raisonnée. Ils ne sentent pas assez combien ceux qui sont les

plus dignes de leur fortune ont encore besoin d'art pour se la faire pardonner.

Malheureusement les hommes veulent afficher leur bonheur ; ils devroient pourtant sentir qu'il est fort différent de la gloire, dont la publicité fait & augmente l'existence. Les malheureux sont déja assez humiliés par l'éclat seul de la prospérité : faut-il les outrager par l'affectation ?

Je ne suis pas étonné que le Peuple voye avec chagrin, & murmure des fortunes dont il fournit la substance, sans jamais les partager. Mais les gens de condition doivent les regarder comme des biens qui leur sont

ſubſtitués, & deſtinés à rempla-
cer un patrimoine qu'ils ont diſ-
ſipé, ſouvent ſans avantage pour
l'Etat. Il y a peu de fortunes qui
ne tombent dans quelques Mai-
ſons diſtinguées. Un homme de
qualité vend un nom qu'il n'a pas
eu la peine d'illuſtrer ; & ſans le
le commerce qui s'eſt établi en-
tre l'orgueil & la néceſſité, la
plûpart des Maiſons nobles tom-
beroient dans l'obſcurité, & par
conſéquent dans la miſére ; les
exemples n'en ſont pas rares dans
les Provinces. Au lieu que ſi les
gens riches ne s'allioient qu'en-
tr'eux, il faudroit néceſſairement
par la ſeule puiſſance des richeſ-
ſes qu'ils parvinſſent eux-mêmes
aux dignités qu'ils conſervent

dans des familles étrangeres : peut-être s'aviſeront-ils un jour de ce ſecret là, à moins que les gens de la Cour ne s'aviſent eux-mêmes d'entrer dans les affaires. Les premiers qui braveroient le préjugé pourroient avoir des ſcrupules ; mais quand ils en ont, quelques plaiſanteries les ſoulagent, & beaucoup d'argent les diſſipe.

Cependant les gens de condition ont déja perdu le droit de dédaigner la finance , puiſqu'il y en a peu qui n'y tiennent par le ſang.

C'étoit autrefois une eſpéce de bonté que de ne pas humilier les Financiers. Aujourd'hui qu'ils tiennent à tout, le mépris

pour eux feroit de la part des gens de condition, injuftice & fotife. Il y en a tels qui ne se font pas méfalliés, parce que les gens de fortune n'en ont pas fait affez de cas pour les rechercher.

Tous ceux qui tirent vanité de leur naiffance, ne font pas toujours dignes de fe méfallier. Il n'appartient pas à tout le monde de vendre fon nom.

Si les raifons de décence ne répriment pas la hauteur des gens de condition à l'égard de la Finance, celles d'intérêt les contiennent.

Les plaifanteries fur les Financiers en leur abfcence marquent plus d'envie contre leur

fortune que de mépris pour leurs personnes, puiſqu'on leur prodigue en face les égards, les prévenances & les éloges. Les gens de condition ſe flattent que cette conduite peut être regardée comme la marque d'une ſupériorité ſi décidée, qu'elle peut s'humaniſer ſans riſque ; mais perſonne ne ſe trompe ſur les véritables motifs. Quelquefois ils ſe permettent avec les Financiers ces petits accès d'une humeur modérée, d'autant plus flatteuſe pour l'inférieur, qu'elle reſſemble au procédé naïf de l'égalité. Ceux qui jouent ce rolle deſireroient que les ſpectateurs déſintéreſſés le priſſent pour de la hauteur ; mais il n'y

a pas moyen, parce que si leur manége paroît produire un effet opposé à celui qu'ils en espe-roient, on les voit s'adoucir par degrés, & aller jusqu'à la fa-deur pour ramener un homme prêt à s'effaroucher. Ils se tirent d'embarras par une sorte de plai-santerie qui sert à couvrir bien des bassesses.

Si les gens riches viennent en-fin à se croire supérieurs aux au-tres hommes, ont-ils si grand tort? N'a-t-on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mê-mes respects, que pour ceux qui sont dans les places ausquelles on les rend par devoir? Les hommes ne peuvent juger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ri-

diculement dupes, parce que ceux qui les trompent sont bassement & adroitement perfides?

Il y a peu de gens riches, quelque esprit qu'ils ayent, & quelque bien nés qu'ils soient, à qui leur opulence ne donne dans des momens des accès d'une humeur impérieuse, & qui dans d'autres momens ne se sentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que comme tels.

Cependant ils sont plus utiles à la société qu'ils ne l'étoient autrefois, & ils acquierent une supériorité réelle sur ceux à qui ils rendent service. Les vrais inférieurs sont ceux qui reçoivent, & l'humiliation s'y joint quand les services sont pécuniaires.

C'eſt ce qui a fait mettre avec juſtice les mendians au-deſſous des eſclaves ; ceux-ci ne ſont que dans l'abaiſſement, les autres ſont dans la baſſeſſe. Ainſi ceux qui font la cour aux Financiers ſont bas, plus bas encore s'ils en reçoivent, & s'ils les payent d'ingratitude : la baſſeſſe n'a plus de nom, & elle augmente à proportion de la naiſſance & de l'élévation des ingrats.

Pourquoi s'étonner de la conſidération que donnent les richeſſes ? Il eſt ſûr qu'elles ne ſont pas un mérite réel; mais elles ſont le moyen de toutes les commodités, de tous les plaiſirs, & quelquefois du mérite même. Tout ce qui contribue, ou paſſe pour

contribuer au bonheur, ſera chéri des hommes. Il eſt difficile de ne pas identifier les riches & les richeſſes. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illuſion ?

Si l'on veut par un examen philoſophique dépouiller un homme de tout l'éclat qui lui eſt étranger, la raiſon en a le droit ; mais je vois que l'humeur l'exerce plus que la Philoſophie.

D'ailleurs pourquoi ne conſidereroit-on pas ce qui eſt repréſentatif de tout ce que l'on conſidere ? Voilà préciſément ce que les richeſſes ſont parmi nous ; il n'y a de différence que de la cauſe à l'effet. La ſeule choſe reſpectée, que les richeſſes ne peu-

vent donner, eſt une naiſſance illuſtre; mais ſi elle n'eſt pas ſoutenue par les places, les dignités ou la puiſſance; ſi elle eſt ſeule enfin, elle eſt éclipſée par tout ce que l'or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriſer les richeſſes? changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux & des temps où l'or étoit mépriſé, & le mérite ſeul honoré. Sparte & Rome naiſſante nous en fourniſſent des exemples. Mais pour peu qu'on faſſe attention à la conſtitution & à l'eſprit de ces Republiques, on ſentira qu'on n'y devoit faire aucun cas de l'or, puiſqu'il n'y étoit repréſentatif de rien. On ignoroit les

commodités; les vrais besoins ne donnent pas l'idée de celles que nous connoissons. L'imagination ne s'étoit pas encore exercée sur les plaisirs ; ceux de la nature suffisoient , & les plus grands ne coûtent pas cher ; le luxe étoit honteux , ainsi l'or étoit inutile & méprisé. Ce mépris étoit à la fois le principe & l'effet de la modération & de l'austérité. La vie la plus pénible cesse de gêner les hommes , dès qu'elle est glorieuse ; & dans les ames hautes , les grands sacrifices ne sont pas toujours aussi cruels qu'ils le paroissent aux ames vulgaires. Un certain sentiment de fierté & d'estime pour soi-même éleve l'ame & la rend

capable de tout. L'orgueil eſt le premier des tyrans ou des conſolateurs.

Telle fut Lacédémone, telle fut Rome dans ſon berceau; mais auſſi-tôt que le vice & les plaiſirs y eurent pénétré, tout, juſqu'aux choſes qui doivent être le prix de la vertu, tout, dis-je, y fut vénal; l'or y fut donc recherché, néceſſaire, eſtimé & honoré. Voilà préciſément l'état où nous nous trouvons par nos connoiſſances, nos goûts, nos beſoins nouveaux, nos plaiſirs, & nos commodités recherchées. Qu'on faſſe revivre les anciennes mœurs de Rome ou de Sparte, peut-être n'en ferons-nous ni plus ni moins heureux;

mais l'or ſera inutile.

Les hommes n'ont qu'un penchant décidé, c'eſt leur intérêt; s'il eſt attaché à la vertu, ils ſont vertueux ſans effort; que l'objet change, le diſciple de la vertu devient l'eſclave du vice, ſans avoir changé de caractére: c'eſt avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté & les monſtres.

Les mœurs d'un Peuple ſont le principe actif de ſa conduite, les loix n'en ſont que le frein; celles-ci n'ont donc pas ſur lui le même empire que les mœurs. On ſuit les mœurs de ſon ſiécle, on obéit aux loix; c'eſt l'autorité qui les fait & qui les abroge. Les mœurs d'une Nation lui ſont plus ſacrées & plus che-

res que ſes loix. Comme elle n'en connoît pas l'Auteur, elle les regarde comme ſon ouvrage, & les prend toujours pour la raiſon.

Cependant on ne ſauroit croire avec quelle facilité un Prince changeroit chez certains Peuples les mœurs les plus dépravées, & les dirigeroit vers la vertu, pourvû que ce ne fût pas un projet annoncé. Une telle révolution paroîtroit le chef-d'œuvre des entrepriſes ; mais elle le feroit plus par ſon effet que par ſes difficultés. En attendant qu'elle arrive, & les choſes étant ſur le pied où elles ſont, ne ſoyons pas étonnés que les richeſſes procurent de la conſi-

dération. Cela ſera honteux, ſi l'on veut ; mais cela doit être, parce que les hommes ſont plus conſéquens dans leurs mœurs que dans leurs jugemens.

On comprend ordinairement dans le monde parmi les Financiers une autre claſſe de gens riches, qui prétendent avec raiſon devoir en être diſtingués. Ce ſont les Commerçans, hommes eſtimables, néceſſaires à l'Etat, qui ne s'enrichiſſent qu'en procurant l'abondance, en excitant une induſtrie honorable, & dont les richeſſes prouvent les ſervices. On ne les rencontre pas dans la ſociété auſſi communément que les Financiers, parce que les affaires les occupent, &

ne leur permettent pas de perdre un temps dont ils connoiſſent le prix, pour des amuſemens frivoles, dont le goût vient autant de l'habitude que de l'oiſiveté, & qui ſous le nom de plaiſirs cauſent l'ennui auſſi ſouvent qu'ils le diſſipent.

Les Commerçans ſont donc plus occupés que les Financiers. Quoique le Commerce ait ſa méthode comme la Finance, celle-ci ſe ſimplifie en s'éclairciſſant, & tout l'art des fripons eſt de l'embrouiller. La ſcience du Commerce eſt moins compliquée & plus combinée, moins obſcure, mais plus étendue, & s'étend encore plus en ſe perfectionnant. L'application de ſes

principes exige une attention ſuivie, de nouveaux accidens demandent de nouvelles meſures, le travail eſt preſque continuel; au lieu que la Finance plus bornée en elle-même reſſemble aſſez à une machine qui n'a pas ſouvent beſoin de la main de l'ouvrier, quand le mouvement eſt une fois imprimé; c'eſt une pendule qu'on ne remonte que rarement.

Tous les préjugés d'état ne ſont pas également faux, & l'eſtime que les Commerçans font du leur eſt d'accord avec la raiſon. Ils ne font aucune entrepriſe, il ne leur arrive aucun avantage, que le Public ne le partage avec eux; tout les au-

toriſe à eſtimer leur profeſſion. Les Commerçans ſont le premier reſſort de l'abondance. La plûpart des Financiers ne ſont que des canaux propres à la circulation de l'argent. Que ces canaux ſoient de bronze ou d'argile, la matiére en eſt indifférente, l'uſage eſt le même.

Les premiers s'honorent par la voie même qui les enrichit. Les autres tendent au même but par l'uſage qu'ils font de leurs richeſſes : c'eſt ce qui les a engagés à ſe produire dans le monde, où ils auroient été les ſeuls étrangers, ſi l'on n'y eût à peu près dans le même-temps admis les Gens de Lettres.

CHAPITRE X.

Sur les Gens de Lettres.

AUTREFOIS les Gens de Lettres livrés à l'étude, & séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne ſongeoient qu'à la poſtérité. Leurs mœurs pleines de candeur & de rudeſſe, n'avoient guère de rapport avec celles de la Société; & les gens du monde moins inſtruits qu'aujourd'hui, admiroient les ouvrages, ou plutôt le nom des Auteurs, & ne ſe croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il en-

troit même dans cet éloignement plus de considération que de répugnance.

Le goût des Lettres, des Sciences & des Arts, a gagné insensiblement, & il est venu au point, que ceux qui ne l'ont pas d'inclination l'affectent par air. On a donc recherché ceux qui les cultivent, & ils ont été attirés dans le monde à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur commerce.

On a gagné de part & d'autre à cette liaison. Les gens du monde ont cultivé leur esprit, formé leur goût, & acquis de nouveaux plaisirs. Les gens de Lettres n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils ont trou-

vé de la protection & de la considération ; ils ont perfectionné leur goût, poli leur esprit, adouci leurs mœurs, & acquis sur plusieurs articles des lumieres qu'ils n'auroient pas puisées dans les Livres.

Les Lettres ne donnent pas précisément un état, mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, & leur procurent des distinctions, que des gens qui leur sont supérieurs par le rang n'obtiendroient pas toujours. On ne se croit pas plus humilié de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne soit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité : car l'esprit peut devenir alors

l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorſqu'on a une ſupériorité de rang bien décidée, on accueille l'eſprit avec complaiſance; on eſt flatté de donner à un homme d'un rang inférieur le prix qu'il faudroit diſputer avec un rival à d'autres égards.

L'eſprit a l'avantage, que ceux qui l'eſtiment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui eſt à peu près la même choſe pour bien des gens.

On diſtingue la République des Lettres en pluſieurs claſſes. Les Savans qu'on appelle auſſi Erudits, ont joui autrefois d'une grande conſidération; on leur doit la renaiſſance des Lettres; mais comme aujourd'hui on ne les

les eſtime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, & c'eſt un malheur pour les Lettres : ils ſe produiſent peu dans le monde qui ne leur convient guère, & à qui ils ne conviennent pas davantage.

Il y a un autre ordre de Savans qui s'occupent des Siences exactes. On les eſtime, on en reconnoît l'utilité, on les récompenſe quelquefois ; leur nom eſt cependant plus à la mode que leur perſonne, à moins qu'ils n'ayent d'autres agrémens que le mérite qui fait leur célébrité.

Les gens de Lettres les plus recherchés ſont ceux qu'on appelle communément beaux eſ-

prits, entre lesquels il y a encore une distinction à faire. Ceux dont les talens sont marqués & couronnés par des succès, sont bientôt connus & accueillis; mais si leur esprit se trouve renfermé dans la sphere du talent, quelque génie qu'on y reconnoisse, on applaudit l'ouvrage, & on néglige l'Auteur. On lui préfére dans la Société celui dont l'esprit est d'un usage plus varié, & d'une application moins décidée & plus étendue.

Les premiers font plus d'honneur à leur siécle; mais on cherche dans la Société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compensation sur tout. De grands talens ne supposent pas toujours un grand fonds d'esprit : un petit

volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruiſſeau dont le cours paiſible, égal & abondant fertiliſe une terre utile. Les hommes de talens doivent avoir plus de célébrité, c'eſt leur récompenſe. Les gens d'eſprit doivent trouver plus d'agrément dans le commerce, puiſqu'ils y en portent davantage; c'eſt une reconnoiſſance fondée. Les talens ne ſe communiquent point par la fréquentation. Avec les gens d'eſprit, on développe, on étend, & on leur doit une partie du ſien. Auſſi le plaiſir & l'habitude de vivre avec eux font naître l'intimité, & quelquefois l'amitié, malgré les diſproportions d'état, quand les qualités

du cœur s'y trouvent ; car il faut avouer que malgré la manie d'esprit à la mode, les gens de Lettres, dont l'ame est connue pour honnête, ont tout un autre coup d'œil dans le monde, que ceux dont on loue les talens, & dont on désavoue la personne.

On a dit que le jeu & l'amour rendent toutes les conditions égales : je suis persuadé qu'on y eût joint l'esprit, si le proverbe eût été fait depuis que l'esprit est devenu une passion. Le jeu égale en avilissant le supérieur ; l'amour, en élevant l'inférieur ; & l'esprit, parce que la véritable égalité vient de celle des ames. Il seroit à desirer que la vertu produisît le même effet ;

mais il n'appartient qu'aux passions de réduire les hommes à n'être que des hommes, c'est-à-dire, à renoncer à toutes les distinctions extérieures.

Les gens de la Cour sont ceux dont les Lettres ont le plus à se louer ; & si j'avois un conseil à donner à un homme qui ne peut se faire jour que par son esprit, je lui dirois : Préferez à tout l'amitié de vos égaux ; c'est la plus sûre, la plus honnête, & souvent la plus utile; ce sont les petits amis qui rendent les grands services, sans tyranniser la reconnoissance: mais si vous ne voulez que des liaisons de société, faites-les à la Cour ; ce sont les plus agréables & les moins gênantes. Le ma-

nége, l'intrigue, les piéges ; & ce qu'on appelle les *noirceurs*, ne s'emploient qu'entre les rivaux d'ambition. Les Courtisans ne pensent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverser, & font quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment à s'attacher un homme de mérite, dont la reconnoissance peut avoir de l'éclat. Plus on est grand, moins on s'avise de faire sentir une distance trop marquée. L'amour propre éclairé ne différe guère de la modestie dans ses effets. Un homme de Lettres estimable n'en essuira point de faste offensant ; au lieu qu'il pourroit y être exposé avec ces gens qui n'ont sur lui que la supériorité

que leur impertinence ſuppoſe, & qui croyent que c'eſt un moyen de la lui prouver.

Depuis que le bel eſprit eſt devenu une contagion, tel s'érige en protecteur qui auroit beſoin lui-même d'être protégé, & à qui il ne manque pour cela que d'en être digne. Pluſieurs devroient ſentir qu'ils ſeroient aſſez honorés d'être utiles aux Lettres, parce qu'ils en retireroient plus de conſidération qu'ils ne pourroient leur en procurer.

D'autres qui ſe croient gens du monde, parce qu'on ne ſait pas pourquoi ils s'y trouvent, paroiſſent étonnés d'y rencontrer les gens de Lettres. Ceux-ci pourroient à plus juſte titre

être ſurpris d'y trouver ces gens d'un état aſſez commun, qui malgré leur complaiſance pour les Grands, & leur impertinence avec leurs égaux, ſeront toujours hors d'œuvre. Il y a tant de faux gens du monde! Mais du moins doit-on faire une différence entre ceux qui y ſont recherchés, & ceux qui s'y jettent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En effet, réduiſons les choſes au vrai. On eſt homme du monde par la naiſſance & les dignités, on s'y attache par intérêt, on s'y introduit par baſſeſſe; on y eſt lié par des circonſtances particulieres, telles que ſont les alliances des gens de fortune;

on

on y est admis par choix, c'est le partage des gens de Lettres ; & le goût entraîne nécessairement des distinctions.

Les gens de fortune qui ont de l'esprit & des Lettres le sentent si bien, que si on les consulte, ou qu'on suive simplement leur conduite, on verra qu'ils jouissent de leur fortune, mais qu'ils s'estiment à d'autres égards. Ils sont même blessés des éloges qu'on donne à leur magnificence, parce qu'ils sentent qu'ils ont un autre mérite que celui-là ; on veut tirer sa gloire de ce qu'on estime le plus. Ils recherchent les gens de Lettres, & se font honneur de leur amitié.

Les succès de quelques gens

de Lettres en ont égaré beaucoup dans cette carriére. Tous ſe ſont flattés de jouir des mêmes agrémens, & pluſieurs ſe ſont trompés, ſoit qu'ils euſſent moins de mérite, ſoit que leur mérite fût moins de commerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie, & leurs mauvais ſuccès n'ont fait que les rendre incapables de ſuivre d'autres routes où ils auroient reuſſi, s'ils y étoient entrés d'abord. Par-là l'Etat a perdu de bons ſujets, ſans que la République des Lettres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les Lettres procurent ſe reduiſent ordinairement à quelques agré-

mens dans la Société, ils n'ont pas laiſſé d'exciter l'envie. Les ſots ſont preſque tous par état ennemis des gens d'eſprit. L'eſprit n'eſt pas ſouvent fort utile à celui qui en eſt doué; & cependant il n'y a point de qualité qui ſoit ſi fort expoſée à la jalouſie.

On eſt étonné qu'il ſoit permis de faire l'éloge de ſon cœur, & qu'il ſoit révoltant de louer ſon eſprit; & la vanité qu'on tireroit du dernier ſe pardonneroit d'autant moins, qu'elle ſeroit mieux fondée. On en a conclu que les hommes eſtiment plus l'eſprit que la vertu. N'y en auroit-il point une autre raiſon?

Il me ſemble que les hom-

mes n'aiment point ce qu'ils ſont obligés d'admirer. On n'admire que forcément & par ſurpriſe. La réflexion cherche à preſcrire contre l'admiration ; & quand elle eſt forcée d'y ſouſcrire, l'humiliation s'y joint, & ce ſentiment ne diſpoſe pas à aimer.

Un ſeul mot renferme ſouvent une collection d'idées : tels ſont les termes d'eſprit & de cœur. Si un homme nous fait entendre qu'il a de l'eſprit, & que de plus il ait raiſon de le croire, c'eſt comme s'il nous prévenoit que nous ne lui impoſerons point par de fauſſes vertus, que nous ne lui cacherons point nos défauts, qu'il

nous verra tels que nous sommes, & nous jugera avec justice. Une telle annonce ressemble déja à un acte d'hostilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de son cœur, & qui nous la persuade, nous apprend que nous pouvons compter sur son indulgence, même sur son aveuglement, sur ses services, & que nous pourrons être impunément injustes à son égard.

Les sots ne se bornent pas à une haine oisive contre les gens d'esprit : ils les représentent comme des hommes dangereux, ambitieux, intriguans : ils supposent enfin qu'on ne peut faire de l'esprit que ce qu'ils en feroient eux-mêmes.

L'eſprit n'eſt qu'un reſſort capable de mettre en mouvement la vertu ou le vice. Il eſt comme ces liqueurs qui par leur mêlange développent & font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'emploient pour leur paſſion. Mais combien l'eſprit a-t-il guidé, ſoutenu, embelli, dêveloppé & fortifié de vertus? L'eſprit ſeul par un intérêt éclairé a quelquefois produit des actions auſſi louables que la vertu même l'auroit pû faire. C'eſt ainſi que la ſotiſe ſeule a peut-être fait ou cauſé autant de crimes que le vice.

A l'égard des gens d'eſprit proprement dit, c'eſt-à-dire, qui ſont connus par leurs talens,

ou par un goût décidé pour les Sciences & les Lettres, c'eſt les connoître bien peu, que de craindre leur concurrence & leurs intrigues dans les routes de la fortune & de l'ambition. La plûpart en ſont incapables; & ceux qui par haſard veulent s'en mêler, finiſſent ordinairement par être des dupes. Les intriguans de profeſſion les connoiſſent bien pour tels; & quand ils les engagent dans quelques affaires délicates; ils ſongent à les tromper les premiers, les font ſervir d'inſtrument honnête; mais ils ſe gardent bien de leur confier le reſſort principal. Il y a au contraire des ſots qui par une ardeur ſoutenue, des démarches ſuivies,

ſans diſtraction de leur objet ; parviennent à tout ce qu'ils deſirent.

L'amour des Lettres rend aſſez inſenſible à la cupidité & à l'ambition, conſole de beaucoup de privations, & ſouvent empêche de les connoître ou de les ſentir. Avec de telles diſpoſitions les gens d'eſprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes. Il arrive encore que l'eſprit inſpire à celui qui en eſt doué, une ſecrette ſatisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres, ſéduiſant pour lui même, inutile à ſa fortune, & heureuſement aſſez indifférent ſur cet article.

Les gens d'eſprit devroient

d'autant moins s'embarraſſer de la baſſe jalouſie qu'ils excitent, qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entr'eux. Ils doivent ſavoir par expérience combien ils ſe ſont réciproquement néceſſaires. Si quelque pique les éloigne les uns des autres, les ſots les réconcilient bientôt, par l'impoſſibilité où l'on ſe trouve de vivre continuellement avec eux.

Les ennemis étrangers feroient peu de tort aux gens de Lettres, s'ils n'étoient pas aſſez imprudens pour leur fournir des moyens de les décrier, en ſe deſſervant quelquefois eux-mêmes.

Je voudrois pour l'honneur

des Lettres & le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fussent persuadés d'une vérité qui devroit être pour eux un principe fixe de conduite. C'est qu'ils peuvent se deshonorer eux-mêmes par les choses injurieuses, qu'ils font, disent ou écrivent contre leurs rivaux ; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ennemis, & les engager à une représaille aussi honteuse ; mais qu'ils ne sauroient donner atteinte à une réputation consignée dans le Public. On ne fait & l'on ne détruit que la sienne propre, & toujours par soi-même. La jalousie marque toujours infériorité dans celui qui la ressent. Quel-

que supériorité qu'on eût à beaucoup d'égards sur un rival, dès qu'on en conçoit de la jalousie, il faut qu'on lui soit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier, si élevé ou si illustre qu'il puisse être, point de Société si brillante qu'elle soit, qui détermine le jugement du Public, quoiqu'une cabale puisse par hasard procurer des succès, ou donner des dégoûts passagers. Cela seroit encore plus difficile aujourd'hui que dans le siécle précédent, parce que le Public étoit moins instruit, ou se piquoit moins d'être juge. Aujourd'hui il s'amuse des scénes littéraires, méprise personnellement ceux

qui les donnent avec indécence, & ne change rien à l'opinion qu'il a priſe de leurs ouvrages.

Il eſt inutile de prouver aux gens de Lettres, que la rivalité qui produit autre choſe que l'émulation eſt honteuſe, cela n'a pas beſoin de preuves; mais ils devroient ſentir que leur déſunion va directement contre leur intérêt général & particulier, & ils ne paroiſſent pas s'en appercevoir.

Des ouvrages travaillés avec ſoin, des critiques ſenſées, ſévéres, mais juſtes & honnêtes, où l'on marque les beautés en relevant les défauts pour donner des vûes nouvelles: voilà ce qu'on

a droit d'attendre des gens de Lettres. Leurs discussions ne doivent avoir que la vérité pour objet, objet qui n'a jamais causé ni fiel ni aigreur, & qui tourne à l'avantage de l'humanité; au lieu que leurs querelles sont aussi dangereuses pour eux, que scandaleuses pour les Sages. Des hommes stupides, assez éclairés par l'envie pour sentir leur infériorité, trop orgueilleux pour l'avouer, peuvent seuls être charmés de voir ceux qu'ils seroient obligés de respecter, s'humilier les uns les autres. Les sots apprennent ainsi à cacher leur haine sous un air de mépris dont ils devroient seuls être l'objet. Il semble qu'on fasse aujourd'hui

précisément le contraire de ce qui se pratiquoit, lorsqu'on faisoit combattre des animaux pour amuser des hommes.

Je crois voir dans la République des Lettres un Peuple dont l'intelligence feroit la force, fournir des armes à des Barbares, & leur montrer l'art de s'en servir.



CHAPITRE XI.

Sur la manie du bel Esprit.

IL n'y a rien de si utile dont on ne puisse abuser, ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner jusqu'à quel point les Lettres peuvent être utiles à un Etat florissant, & contribuer à sa gloire ; mais de savoir 1°. si le goût du bel esprit n'est pas trop répandu, peut-être même plus qu'il ne le faudroit pour sa perfection ?

Secondement, d'où vient la vanité qu'on en tire, & conséquemment l'extrême sensibilité

qu'on a ſur cet article ? L'examen & la ſolution de ces deux queſtions s'appuiront néceſſairement ſur les mêmes raiſons.

Il eſt ſûr que ceux qui cultivent les Lettres par état en retireroient peu d'avantages, ſi les autres hommes n'en avoient pas du moins le goût. C'eſt l'unique moyen de procurer aux Lettres les récompenſes & la conſidération dont elles ont beſoin pour ſe ſoutenir avec éclat. Mais lorſque la partie de la littérature que l'on comprend d'ordinaire ſous le nom de bel eſprit devient une mode, une eſpéce de manie publique, les gens de Lettres n'y gagnent pas, & les autres profeſſions y perdent, Cette

te foule de prétendans au bel esprit fait qu'on distingue moins ceux qui ont des droits, d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des hommes qui sont comptables à là Société de diverses professions graves, utiles, ou même de premiere nécessité, qui exigent presque toute l'application de ceux qui s'y destinent, telles que la Guerre, la Magistrature, le Commerce, les Arts; c'est sans doute une grande ressource pour eux que la connoissance & le goût moderé des Lettres. Ils y trouvent un délassement, un plaisir, & un certain exercice d'esprit qui n'est pas inutile à leurs autres fonctions. Mais si ce

goût devient trop vif & dégénere en passion, il est impossible que les devoirs réels n'en souffrent. Les premiers de tous sont ceux de sa profession, parce que la premiere obligation est d'être Citoyen.

Les Lettres ont par elles-mêmes un attrait qui séduit l'esprit, lui rend les autres occupations rebutantes, & fait négliger celles qui sont les plus indispensables. On ne voit guère d'homme passionné pour le bel esprit, s'acquitter bien d'une profession différente. Je ne doute point qu'il n'y ait des hommes engagés dans des professions très-opposées aux Lettres pour lesquelles ils avoient des talens marqués. Il seroit à desirer pour le

bien de la Société qu'ils s'y fussent totalement livrés, parce que leur génie & leur état étant restés en contradiction, ils ne sont bons à rien.

Ces talens décidés, ces vocations marquées sont très-rares; la plûpart des talens dépendent communément des circonstances, de l'exercice & de l'application qu'on en a fait. Mettons un peu ces prétendus talens naturels & non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des hommes dont l'oisiveté forme pour ainsi dire l'état; ils se font amateurs de bel esprit, ils s'annoncent pour le goût, c'est leur affiche; ils recherchent les lectures, ils s'empressent, ils conseillent, ils

protégent, & croient naïvement, ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages & aux succès de ceux qu'ils ont incommodés de leurs conseils.

Cependant ils se font par-là une sorte d'existence, une réputation de société. Pour peu qu'ils montrent d'esprit, s'ils restent dans l'inaction, & se bornent prudemment au droit de juger décisivement, ils usurpent dans l'opinion une espéce de supériorité sur les talens mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait, & uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur paresse, ils cédent aux instances, & se hasardent à entrer dans la car-

riere dont ils étoient les arbitres. Leurs premiers essais profitent du préjugé favorable de la Société. On loue, on admire, on se récrie que le Public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modeste complaisance de l'Auteur se laisse violer, & consent à se produire au grand jour.

C'est alors que l'illusion s'évanouit ; le Public condamne, ou s'occupe peu de l'ouvrage ; les admirateurs se rétractent, & l'Auteur déplacé apprend par son expérience qu'il n'y a point de profession qui n'exige un homme tout entier. En effet on citeroit peu d'ouvrages distingués, je dis même d'ouvrages de goût,

qui ne ſoient partis d'Auteurs de profeſſion ; parmi leſquels on doit comprendre ceux qui peuvent avoir une profeſſion différente; mais qui ne s'en livrent pas moins à l'étude & à l'exercice des Lettres ; ſouvent avec plus de goût & d'aſſiduité qu'aux fonctions de leur état. En effet, ce qui conſtitue l'homme de Lettres n'eſt pas une vaine affiche, ou la privation de tout autre titre ; mais l'étude, l'application, la réflexion & l'exercice.

Les mauvais ſuccès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour propre plus ſenſible & moins corrigible que celui qui naît du bel eſ-

prit ; & il eſt infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'eſt pas la profeſſion, que dans les vrais Auteurs, parce qu'on eſt plus humilié d'être au-deſſous de ſes prétentions que de ſes devoirs. C'eſt en vain qu'ils affichent l'indifférence, ils ne trompent perſonne. L'indifférence eſt la ſeule diſpoſition de l'ame qui doive être ignorée de celui qui l'éprouve ; elle n'exiſte plus dès qu'on l'annonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail ; les plus mauvais ont ſouvent le plus coûté, & l'on ne ſe donne point de peine ſans objet. On n'en a point, dit-on, d'autre que ſon amuſement : dans ce cas-là il ne

faut point faire imprimer ; il ne faut pas même lire à ses amis, puisque c'est vouloir les consulter ou les amuser. On ne consulte point sur des choses qui n'intéressent pas, & l'on ne prétend pas amuser avec celles qu'on n'estime point. Cette prétendue indifférence est donc toujours fausse ; il n'y a qu'un intérêt très-sensible qui fasse jouer l'indifférence. C'est une précaution en cas de mauvais succès, ou l'ostentation d'un droit qu'on voudroit établir pour décidé.

On n'a jamais tant donné de ridicule au bel esprit, que depuis qu'on en est infatué. Cependant la foiblesse sur ce sujet est telle, que ceux qui pourroient

tirer

tirer leur gloire d'ailleurs, se repaiſſent ſur le bel eſprit d'éloges dont ils reconnoiſſent eux-mêmes la mauvaiſe foi. Votre ſincérité vous en feroit des ennemis irréconciliables, eux qui s'élevent contre l'amour propre des Auteurs de profeſſion.

Examinons quelles ſont les cauſes de cet amour propre exceſſif : voici celles qui m'ont frappé.

Chez les Peuples ſauvages la force a toujours fait la nobleſſe & la diſtinction entre les hommes ; mais parmi des nations policées, où la force eſt ſoumiſe à des Loix qui en préviennent ou en répriment la violence, la diſtinction réelle & perſonnelle la

plus reconnue vient de l'eſprit.

La force ne ſauroit être parmi nous une diſtinction ni un moyen de fortune ; c'eſt tout au plus un avantage pour des travaux pénibles, qui ſont le partage de la plus malheureuſe claſſe des Citoyens. Mais malgré la ſubordination que les Loix, la politique, la ſageſſe ou l'orgueil ont pû établir, il reſte toujours à l'eſprit dans les claſſes les plus obſcures des moyens de fortune & d'élévation qu'il peut ſaiſir, & que des exemples lui indiquent. Au défaut des avantages réels que l'eſprit peut procurer ſuivant l'application qu'on en fait, le plus ſtérile pour la fortune donne encore une ſorte de conſidération.

Mais comment arrive-t-il que de toutes les ſortes d'eſprit dont on peut faire uſage, le bel eſprit ſoit celui qu'inſpire le plus d'amour propre ? Sur quoi fonde-t-on ſa ſupériorité ? & qu'eſt-ce qui en favoriſe ſi fort la prétention ? Voici d'où vient l'illuſion.

Premierement, les hommes ne ſont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorſqu'ils les regardent comme leur étant perſonnels ; qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes ; & comme ils jugent moins de l'eſprit par des effets éloignés, & dont ils n'apperçoivent pas toujours la liaiſon, que ſur des ſignes immédiats ou prochains, les hommes qui ne ſont pas faits à la réfle-

xion, croient voir cette prérogative dans le bel eſprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il appartient en propre à celui qui en eſt doué. Ils voient, ou croient voir qu'il produit de lui-même, & ſans ſecours étrangers; car ils ne diſtinguent pas ces ſecours qui ſont cependant très-réels. Ils ne font pas attention qu'à talens égaux, les Ecrivains les plus diſtingués ſont toujours ceux qui ſe ſont nourris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carriere. On ne voit pas, dis-je, aſſez que l'homme le plus fécond, s'il étoit réduit à ſes propres idées, en auroit peu; que c'eſt par la connoiſſance & la

comparaiſon des idées étrangeres, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à ſoi.

Secondement, ce qui favoriſe encore l'opinion avantageuſe qu'on a du bel eſprit, vient d'un parallele qu'on eſt ſouvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un homme d'eſprit & de talent fait ſouvent des efforts inutiles pour marcher ſur les traces de ſon pere, il n'y a rien de moins héréditaire ; au lieu que le fils d'un Savant devient, s'il le veut, un Savant lui-même. En Géométrie & dans toutes les vraies Sciences qui ont des principes, des régles & une méthode, on

peut parvenir ; & l'on parvient ordinairement, ſinon à la gloire, du moins aux connoiſſances de ſes prédéceſſeurs.

Peut-être dira-t-on à l'avantage de certaines Sciences, que l'utilité en eſt plus réelle ou plus reconnue que celle du bel eſprit ; mais cette objection eſt plus favorable à ces Sciences mêmes qu'à ceux qui les profeſſent.

Il eſt vrai que celui qui s'annonce pour les Sciences, eſt obligé d'en être inſtruit juſqu'à un certain point ; ſans quoi il ne peut pas s'en impoſer groſſiérement à lui-même, & il en impoſeroit difficilement aux autres, s'ils ont intérêt de s'en éclaircir. Quoique les Sciences ne ſoient pas

exemptes de charlatanerie, elle y eſt plus difficile que ſur ce qui n'a rapport qu'à l'eſprit. On ſe trompe de bonne foi à cet égard, & l'on trompe aſſez facilement les autres, ſur-tout ſi l'on ne ſe commet pas en donnant des ouvrages, & qu'on ſe borne au ſimple titre d'homme d'eſprit & de goût. Voilà ce qui rend le bel eſprit ſi commun, qu'il ne devroit pas inſpirer tant de vanité.

Mais laiſſant à part ce peuple de gens d'eſprit, ſur quoi les Auteurs de mérite, & dont les preuves ſont inconteſtables, fondent-ils leur ſupériorité à l'égard de pluſieurs profeſſions ?

En ſuppoſant que l'eſprit dût être la ſeule meſure de l'eſtime,

en ne comptant pour rien les différens degrés d'utilité, & ne jugeant les professions que sur la portion d'esprit qu'elles exigent; combien y en a-t-il qui supposent autant & peut-être plus de pénétration, de sagacité, de prestesse, de discussion, de comparaison, en un mot d'étendue de lumiéres, que les ouvrages de goût & d'agrémens les plus célébres?

Je ne citerai pas ce qui regarde le gouvernement ou la conduite des armées; on pourroit croire que l'éclat qui accompagne certaines places, peut influer sur l'estime qu'on fait de ceux qui les remplissent avec succès, & j'aurois trop d'avan-

tage. Je n'entrerai pas non plus dans le détail de tous les différens emplois ; il y en auroit plus qu'on ne croit qui auroient des titres ſolides à produire. Portons du moins la vûe ſur quelques occupations de la Société.

Le Magiſtrat qui eſt digne de ſa place ne doit-il pas avoir l'eſprit juſte, exact, pénétrant, exercé, pour percer juſqu'à la vérité à travers les nuages dont l'injuſtice & la chicane cherchent à l'obſcurcir ; pour arracher à l'impoſture le maſque de l'innocence ; pour diſcerner l'innocence malgré l'embarras, la frayeur ou la mal-adreſſe qui ſemblent dépoſer contr'elle ; pour diſtinguer l'aſſurance de l'innocent d'avec

l'audace du coupable; pour connoître également & concilier l'équité naturelle & la loi positive; pour faire céder l'une à l'autre, suivant l'intérêt de la Société, & par conséquent de la Justice même?

Faut-il moins de qualités dans l'Orateur, pour éclaircir & présenter l'affaire sur laquelle le Juge doit prononcer; pour diriger les lumiéres du Magistrat, & quelquefois les lui fournir? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la Justice.

Quel discernement, quelle finesse de discussion n'exige pas l'art de la critique?

Quelle force de génie ne faut-il pas pour imaginer certains sys-

têmes qui peut-être ſont faux, mais qui n'en ſervent pas moins à expliquer des phénomenes, conſtater, concilier des faits, & trouver des vérités nouvelles ?

Quelle ſagacité dans les Sciences pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumiéres dans les Inventeurs, & dont l'utilité eſt telle, qu'elles guident avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes?

Cependant pluſieurs de ces Philoſophes ſont à peine connus; il n'y a de célébres que ceux qui ont fait des révolutions dans les eſprits ; tandis que ceux qui ne ſont qu'utiles reſtent ignorés. Les hommes ne méconnoiſſent

jamais plus les bienfaits, que lorſqu'ils en jouiſſent avec tranquillité.

La gloire du bel eſprit eſt bien différente. Elle eſt ſentie & publiée par le commun des hommes, qui ſont juſqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées, & qui ſe ſentent incapables de les produire ſous la forme où elles leur ſont préſentées ; de-là naît leur admiration. Au lieu que les Philoſophes ne ſont ſentis que par des Philoſophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'eſtime de leurs pairs ; c'eſt jouir d'une conſidération bien bornée.

Mais pourquoi entrer dans un examen détaillé des occupations

qu'on regarde comme appartenant principalement à l'eſprit? Il y en a beaucoup d'autres qu'on ne range pas ordinairement dans cette claſſe-là, & qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on, par exemple, qu'il ne faille une grande étendue de lumiéres pour imaginer une nouvelle branche de commerce, ou pour en perfectionner une déja établie?

On avouera ſans doute qu'on ne peut pas refuſer l'eſprit à ceux qui ſe ſont illuſtrés dans les différentes carriéres dont je viens de parler; mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher foiblement. Pour réponſe à cette diſtinction, il ſuffit d'en

faire une pareille, & de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la littérature ; on va jusqu'à l'injustice à leur égard, en les estimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on est frappé & qui est bien foible. On remarque, dit-on, que plusieurs hommes se sont fait un nom dans les Arts, ou dans certaines Sciences, quoiqu'ils fussent incapables de toutes les autres choses ausquelles ils s'étoient d'abord inutilement appliqués ; & que loin d'être en état de produire le moindre ouvrage de goût & d'agrément, à peine atteignent-ils au courant de la conversation. Dès-là on

prend droit de les regarder comme des eſpéces de machines dont les reſſorts n'ont qu'un effet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans le bel eſprit euſſent été également capables de toutes les autres productions, & des différens emplois de la Société? Ils n'auroient peut-être jamais été ni bons Magiſtrats, ni bons Commerçans, ni bons Artiſtes. Sont-ils bien ſûrs qu'ils y auroient été propres? Ce qu'ils ont pris chez eux pour répugnance ſur certaines occupations, pouvoit être un ſigne d'incapacité autant que de dégoût. N'y auroit-il point d'exemples de beaux eſprits diſtingués qui fuſ-

ſent aſſez bornés ſur d'autres articles, même ſur ce qui paroît avoir le plus de rapport avec l'eſprit, tel que le ſimple talent de la converſation, car c'en eſt un comme un autre? On en trouveroit ſans doute des exemples, & l'on auroit tort d'en être étonné.

Pour faire voir que l'univerſalité des talens eſt une chimere, je ne veux pas chercher mes autorités dans la claſſe commune des eſprits; montons juſqu'à la ſphere de ces génies rares, qui en faiſant honneur à l'humanité, humilient les hommes par la comparaiſon. Newton qui a deviné le ſyſtême de l'Univers, du moins pour quelque temps, n'étoit pas

regardé comme capable de tout par ceux mêmes qui s'honoroient de l'avoir pour compatriote.

Guillaume III. qui se connoissoit en hommes, étant embarrassé sur une affaire politique, on lui conseilla de consulter Newton. Newton, dit-il, n'est qu'un grand Philosophe. Ce titre étoit sans doute un éloge rage : mais enfin dans cette occasion-là Newton n'étoit pas ce qu'il falloit, il en étoit incapable, & n'étoit qu'un grand Philosophe.

Il est plus que vraisemblable que s'il eût appliqué à la science du gouvernement les travaux qu'il avoit consacrés à la connoissance de l'Univers, le Roi

Guillaume n'eût pas dédaigné ses conseils.

Dans combien de circonstances, sur combien de questions le Philosophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auroient conseillé de consulter le Monarque ? Guillaume n'est qu'un Politique, qu'un Heros, qu'un grand Roi.

Le Prince & le Philosophe étoient également capables de connoître les limites de leur génie : au lieu qu'un homme d'imagination regarderoit comme une injustice d'être recusé sur quelque matiére que ce pût être. Les hommes de ce caractére se croient capables de tout; l'inexpérience même fortifie

leur amour propre qui ne peut s'éclairer que par des fautes, & diminuer par des connoiſſances acquiſes.

Les plus grandes affaires, celles du gouvernement ne demandent que de bons eſprits ; le bel eſprit y nuiroit, & les grands eſprits y ſont rarement néceſſaires. Ils ont des inconvéniens pour la conduite, & ne ſont propres qu'aux révolutions ; ils ſont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ſes bornes & ſes écarts ; la raiſon cultivée ſuffit à tout ce qui nous eſt néceſſaire.

Si d'un côté il y a peu de talens ſi décidés pour un objet, qu'il eût été abſolument impoſſible à celui qui en eſt doué de

réussir dans toute autre chose ; on peut d'un autre côté soutenir que tout est talent, c'est-à-dire en général, qu'avec quelque disposition naturelle, on peut en y joignant de l'application, & sur-tout des exercices réïtérés, réussir dans quelque carriére que ce puisse être. Je ne prétens avancer qu'une proposition générale, & j'excepte les génies & les hommes totalement stupides, deux sortes d'êtres presque également rares.

On voit par exemple des hommes qui ne paroissent pas capables de lier deux idées ensemble, & qui cependant font au jeu les combinaisons les plus compliquées, les plus sûres & les plus

rapides. Il faut néceſſairement de l'eſprit pour de telles opérations ; on dit qu'ils ont l'eſprit du jeu. Mais s'il n'y avoit aucun jeu d'inventé, croit-on que ces joueurs ſi ſubtils euſſent été réduits à la ſeule exiſtence matérielle ? Cet eſprit de calcul & de combinaiſon auroit pû être appliqué à des ſciences qui leur auroient peut-être fait un nom.

Les circonſtances décident ſouvent de la différence des talens. C'eſt ainſi que le choc du caillou fait ſortir la flamme, en rompant l'équilibre qui la retenoit captive.

Ce qui eſt beaucoup plus rare que les grands talens, c'eſt une fléxibilité d'eſprit qui faiſiſſe un

objet, l'embraſſe, & puiſſe ensuite ſe replier vers un autre, qui en pénétre l'intérieur avec force, & qui le préſente avec clarté. C'eſt une vûe qui au lieu d'avoir une direction fixe, déterminée & ſur une ſeule ligne, a une action ſphérique. Voilà ce qu'on peut appeller l'eſprit de lumiére : il peut imiter tous les talens, ſans toutefois les porter au même degré que les hommes qui y ſont bornés ; mais s'il eſt quelquefois moins brillant que les talens, il eſt beaucoup plus utile.

Les talens ſont ou deviennent perſonnels à ceux qui en ſont doués, ou qui les ont acquis par l'exercice ; au lieu que l'eſprit

de lumiére se communique, & développe celui des autres hommes. Cet esprit même qui semble appartenir uniquement à la nature, a presqu'autant besoin d'exercice pour se perfectionner que les talens. Les gens doués de cet esprit ne peuvent pas l'ignorer, quelque modestes qu'ils soient; la modestie n'est, & ne peut être qu'une vertu extérieure. Mais si la présomption les gagne, s'ils viennent à s'exagerer leur esprit, en prenant leur facilité à s'instruire pour les connoissances mêmes, leur prévoyance, leur sagacité pour l'expérience, ils tombent dans des bévûes plus grossiéres que ne font les hommes bornés & appliqués. L'es-

prit eſt le premier des moyens ; il ſert à tout, & ne ſupplée preſque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire, mon deſſein n'eſt aſſurément pas de dépriſer le vrai bel eſprit. Tout peut à la vérité être regardé comme talent, ou ſi l'on veut comme *métier*. Mais il y en a qui exigent un aſſemblage de qualité rares, & le bel eſprit eſt du nombre. Je prétens ſeulement que s'il eſt dans la premiere claſſe, il n'y eſt pas ſeul ; que ſi l'on veut lui donner une préférence excluſive, on joint le ridicule à l'injuſtice ; & que ſi la manie du bel eſprit augmente, ou ſe ſoutient long-temps au point où elle eſt, elle nuira infailliblement à l'eſprit. C'eſt

C'eſt contre l'excès & l'altération du bien qu'on doit être en garde ; le mal exige moins d'attention , parce qu'il s'annonce aſſez de lui-même ; & pour finir par un exemple qui a beaucoup de rapport à mon ſujet, ce ſeroit un problême à réſoudre , que d'examiner combien l'Impreſſion a contribué au progrès des Lettres & des Sciences, & combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une diſcuſſion qui exigeroit un Traité particulier;mais je demande ſimplement qu'on faſſe attention que ſi l'Impreſſion a multiplié les bons ouvrages, elle favoriſe auſſi un nombre effroyable de traités ſur differentes matieres; de

ſorte qu'un homme qui veut s'appliquer à un genre particulier, l'approfondir & s'inſtruire, eſt obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles, rebutantes, & ſouvent contraires à ſon objet. Avant que d'être en état de choiſir ſes guides, il a épuiſé ſes forces.

Ainſi le plus grand ſervice que les Sociétés litéraires pourroient rendre aujourd'hui aux Lettres, aux Sciences & aux Arts, ſeroit de faire des méthodes, & de tracer des routes qui épargneroient du travail, des erreurs, & conduiroient à la vérité par les voies les plus courtes & les plus ſûres.

CHAPITRE XII.

Sur le Rapport de l'Esprit & du Caractére.

LE caractére eſt la forme diſtinctive d'une ame d'avec une autre, ſa différente maniére d'être. Le caractére eſt aux ames ce que que la phiſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont aux viſages.

Les viſages ſont composés des mêmes parties, c'eſt en cela qu'ils ſe reſſemblent; l'accord de ces parties eſt différent; voilà ce qui les diſtingue les uns des autres, & empêche de les confondre.

Les hommes ſans caractére ſont des viſages ſans phiſionomie, de ces viſages communs qu'on ne prend pas la peine de diſtinguer.

L'eſprit eſt une des facultés de l'ame, qu'on peut comparer à la vûe; & l'on peut conſidérer la vûe par ſa netteté, ſon étendue, & par les objets ſur leſquels elle eſt exercée: car outre la faculté de voir, on apprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans une diſcuſſion métaphiſique, qu'on ne jugeroit peut-être pas aſſez néceſſaire à mon ſujet; quoiqu'il n'y eût peut-être pas pas de métaphiſique mieux empolyée que celle qui ſeroit ap-

pliquée aux mœurs ; elle justifieroit le sentiment, en démontrant les principes.

Nous avons vû dans le Chapitre précédent les injustices qu'on fait dans la prééminence qu'on donne à certains talens ; nous allons voir qu'on n'en fait pas moins dans les jugemens qu'on porte sur les différentes sortes d'esprits. Il y en a du premier ordre que l'on confond quelquefois avec la sotise.

Ne voit-on pas des gens dont la naïveté & la candeur empêchent qu'on ne rende justice à leur esprit. Cependant la naïveté n'est que l'expression la plus simple & la plus naturelle d'une idée dont le fonds peut être fin

& délicat ; & cette expreſſion ſimple a tant de grace, & d'autant plus de mérite, qu'elle eſt le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'eſt pas naturelle.

La candeur eſt le ſentiment intérieur de la pureté de ſon ame, qui empêche de penſer qu'on ait rien à diſſimuler.

L'ingénuité peut être une ſuite la ſotiſe, quand elle n'eſt pas l'effet de l'inexpérience ; mais la naïveté n'eſt tout au plus que l'ignorance de choſes de convention, faciles à apprendre, & bonnes à dédaigner ; & la candeur eſt la premiere marque d'une belle ame.

La naïveté & la candeur peu-

vent ſe trouver dans le plus beau génie, & alors elles en ſont l'ornement le plus précieux & le plus aimable.

Il n'eſt pas étonnant que le vulgaire qui n'eſt pas digne de reſpecter des avantages ſi rares, ſoit l'admirateur de la fineſſe de caractére qui n'eſt que le fruit de l'attention fixe & ſuivie d'un eſprit médiocre que l'intérêt anime. La fineſſe peut marquer de l'eſprit, mais elle n'eſt jamais dans un eſprit ſupérieur, à moins qu'il ne ſe trouve avec un cœur bas. Un eſprit ſupérieur dédaigne les petits reſſorts, il n'emploie que les grands, c'eſt-à-dire les ſimples.

On doit encore diſtinguer la

finesse de l'esprit, de celle du caractére. L'esprit fin est souvent faux, précisément parce qu'il est trop fin; c'est un corps trop délié pour avoir de la consistance. La finesse imagine au lieu de voir; à force de supposer elle se trompe. La pénétration voit, & la sagacité va jusqu'à prévoir. Si le jugement fait la base de l'esprit, sa promptitude contribue encore à sa justesse; mais si l'imation domine, c'est la source d'erreurs la plus féconde.

Enfin la finesse est un mensonge en action, & le mensonge part toujours de la crainte ou de l'intérêt, & par conséquent de la bassesse. On ne voit point d'homme puissant & absolu, quelque

vicieux qu'il ſoit d'ailleurs, mentir à celui qui lui eſt ſoumis, parce qu'il ne le craint pas. Si cela arrive, c'eſt ſûrement par une vûe d'intérêt; auquel cas il ceſſe en ce point d'être puiſſant, & devient alors dépendant de ce qu'il deſire, & ne peut emporter par la force ouverte.

Il ne faut pas être ſurpris qu'un homme d'eſprit ſoit trompé par un ſot. L'un ſuit continument ſon objet, & l'autre ne s'aviſe pas d'être en garde. La duperie des gens d'eſprit vient de ce qu'ils ne comptent pas aſſez avec les ſots, c'eſt-à-dire les comptent pour trop peu.

On auroit plus de raiſon de s'étonner des fautes groſſiéres où

les gens d'eſprit tombent d'eux-mêmes. Leurs fautes ſont cependant encore moins fréquentes que celles des autres hommes, quelquefois plus graves & toujours plus remarquées. Quoi qu'il en ſoit, j'en ai cherché la raiſon, & je crois l'appercevoir dans le peu de rapport qui ſe trouve entre l'eſprit d'un homme & ſon caractére : car ce ſont deux choſes très diſtinctes.

La dépendance mutuelle de l'eſprit & du caractére peut être envisagée ſous trois aſpects. On n'a pas les caractére de ſon eſprit, ou l'eſprit de ſon caractére. On n'a pas aſſez d'eſprit pour ſon caractére. On n'a pas aſſez de caractére pour ſon eſprit.

Un homme, par exemple, ſera capable des plus grandes vûes, de concevoir, digerer & ordonner un grand deſſein. Il paſſe à l'exécution, & il échoue, parce qu'il ſe dégoûte, qu'il eſt rebuté des obſtacles mêmes qu'il avoit prévûs, & dont il voyoit les reſſources. On le reconnoît d'ailleurs pour un homme de beaucoup d'eſprit, & ce n'eſt pas en effet par-là qu'il a manqué. On eſt étonné de ſa conduite, parce qu'on ignore qu'il eſt léger & incapable de ſuite dans le caractére; qu'il n'a que des accès d'ambition qui cédent à une pareſſe naturelle; qu'il eſt incapable d'une volonté forte à laquelle peu de choſes réſiſtent, même

pour les gens bornés ; & qu'enfin il n'a pas le caractére de son esprit. Sans manquer d'esprit, on manque à son esprit par légereté, par passion, par timidité.

Un autre d'un caractére propre aux plus grandes entreprises, avec du courage & de la constance, manquera de l'esprit qui fournit les moyens ; il n'a pas l'esprit de son caractére.

Voilà l'opposition du caractére & de l'esprit. Mais il y a une autre maniere de faire des fautes, malgré beaucoup d'esprit, même analogue au caractére ; c'est lorsqu'on n'en a pas assez pour ce caractére.

Un homme d'un esprit étendu & rapide aura des projets en-

core plus vaſtes ; il faut néceſſairement qu'il échoue, parce que ſon eſprit ne ſuffit pas encore à ſon caractére. Il y a tel homme qui n'a fait que des ſotiſes, qui avec un autre caractére que le ſien auroit paſſé avec juſtice pour un génie ſupérieur.

Mettons en oppoſition un homme dont l'eſprit a une ſphére peu étendue, mais dont le cœur exempt des paſſions vives ne le porte pas au-delà de cette ſphére bornée. Ses entrepriſes & ſes moyens ſont en proportion égale ; il ne fera point de faute, & ſera regardé comme ſage, parce que la réputation de ſageſſe dépend moins des choſes brillantes qu'on fait, que des

sotises qu'on ne fait point.

Peut-être y a-t-il plus d'esprit chez les gens vifs que chez les autres ; mais aussi ils en ont plus de besoin. Il faut voir clair & avoir le pied sûr quand on veut marcher vîte ; sans quoi les chûtes sont fréquentes & dangereuses. C'est par cette raison que de tous les sots, les plus vifs sont les plus insupportables.

Un caractére trop vif nuit quelquefois à l'esprit le plus juste en le poussant au-delà du but, sans qu'il l'ait apperçu. On ne se trouve pas humilié de cet excès, parce qu'on suppose que le moins est renfermé dans le plus ; mais ici le plus & le moins ne sont pas bien comparés, & sont de

nature différente. Il faut plus de force pour s'arrêter au terme, que pour le passer par la violence de l'impulsion. Voir le but où l'on tend c'est jugement, y atteindre c'est justesse, s'y arrêter c'est force, le passer ce peut être foiblesse.

Les jugemens de l'extrême vivacité ressemblent assez à ceux de l'amour propre qui voit beaucoup, compare peu, & juge mal. La science de l'amour propre est de toutes la plus cultivée & la moins perfectionnée. Si l'amour propre pouvoit admettre des régles de conduite, il deviendroit le germe de plusieurs vertus, & suppléroit à celles mêmes qu'il paroît exclure.

On objectera peut-être qu'on voit des hommes d'un flegme & d'un esprit également reconnus tomber dans des égaremens qui tiennent de l'extravagance : mais on ne fait pas attention que ces mêmes hommes, malgré cet extérieur froid, sont des caractéres violens. Leur tranquillité n'est qu'apparente ; c'est l'effet d'un vice des organes, un maintien de hauteur ou d'éducation, une fausse dignité ; leur sang froid n'est que de l'orgueil.

Le plus grand avantage pour le bonheur, est une espece d'équilibre entre les idées & les affections, entre l'esprit & le caractére.

Enfin, si l'on reproche tant de

de fautes aux gens d'eſprit, c'eſt qu'il y en a peu qui par la nature ou l'étendue de leur eſprit ayent celui de leur caractére, & malheureuſement celui-ci ne ſe change point. Les mœurs ſe corrigent, l'eſprit ſe fortifie ou s'altere, les affections changent d'objet, le même peut ſucceſſivement inſpirer l'amour ou la haine; mais le caractére eſt inaltérable, il peut être contraint ou déguiſé, il n'eſt jamais détruit. L'orgueil humilié & rampant eſt toujours de l'orgueil.

Après avoir examiné l'oppoſition qui peut ſe trouver entre le caractére & l'eſprit, ſous combien de faces ne pourroit-on pas enviſager la queſtion? Combien

de combinaiſons faudroit-il faire ! combien de détails a développer ! ſi l'on vouloit montrer les inconveniens qui réſultent de la contrariété du caractére & de l'eſprit avec la ſanté. On n'imagine pas à quel point la conduite qu'on ſuit, & les différents partis qu'on prend & qu'on abandonne dépendent de la ſanté. Un caractére fort, un eſprit actif exigent une ſanté robuſte. Si elle eſt trop foible pour y répondre, elle acheve par-là de ſe détruire. Il y a mille occaſions où il eſt néceſſaire que le caractére, l'eſprit & la ſanté ſoient d'accord.

Tout ce que l'homme qui a le plus d'eſprit peut faire, c'eſt

de s'étudier, de ſe connoître, de conſulter ſes forces, & de compter enſuite avec ſon caractére; ſans quoi les fautes & même les malheurs ne ſervent qu'à l'abattre, ſans le corriger; mais pour un homme d'eſprit, ils ſont une occaſion de réfléchir. C'eſt ſans doute ce qui a fait dire qu'il y a toujours de la reſſource avec les gens d'eſprit. La réflexion ſert de ſauvegarde au caractére, ſans le corriger; comme les régles en ſervent au génie, ſans l'inſpirer. Elles font peu pour l'homme médiocre, elles préviennent les fautes de l'homme ſupérieur.

CHAPITRE XIII.

Sur l'Eſtime & le Reſpect.

CE que j'ai dit juſqu'ici des différens jugemens des hommes, m'engage à tâcher d'en pénétrer les principes.

Toutes les facultés de notre ame ſe réduiſent à ſentir & à connoître ; nous n'avons que des idées ou des affections, car la haine même n'eſt qu'une révolte contre ce qui s'oppoſe à nos affections.

Dans les choſes purement intellectuelles nous ne ferions jamais de faux jugemens, ſi nous

avions présentes toutes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger. L'esprit n'est jamais faux, que parce qu'il n'est pas assez étendu, au moins sur le sujet dont il s'agit, quelqu'étendue qu'il pût avoir d'ailleurs sur d'autres matieres; mais dans celles où nous avons intérêt, les idées ne suffisent pas à la justesse de nos jugemens. La justesse de l'esprit dépend alors de la droiture du cœur.

Si nous sommes affectés pour ou contre un objet, il est bien difficile que nous soyons en état d'en juger sainement. Notre intérêt plus ou moins développé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours senti, fait la régle de nos jugemens.

Il y a des ſujets ſur leſquels la Société a prononcé, & qu'elle n'a pas laiſſé à notre diſcuſſion. Nous ſouſcrivons à ſes déciſions par éducation & par préjugé ; mais la Société même s'eſt déterminée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers, c'eſt-à-dire, par l'intérêt. Nous conſultons tous ſéparément notre intérêt perſonnel; la Société a conſulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier.

C'eſt l'intérêt public qui a dicté les loix, & qui fait les vertus ; c'eſt l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il eſt oppoſé à l'intérêt commun. L'intérêt public fixant l'opinion générale, eſt la meſure de l'eſtime, du reſ-

pect, du véritable prix des choses, c'est-à-dire, du prix reconnu des choses. L'intérêt particulier décide des jugemens les plus vifs & les plus intimes, tels que l'amitié & l'amour les deux effets les plus sensibles de l'amour de nous-mêmes. Passons à l'application de ces principes.

Qu'est-ce que l'estime, si-non un sentiment que nous inspire ce qui est utile à la Société? Mais quoique cette utilité soit nécessairement rélative à tous les membres de la Société, elle est trop habituelle & trop peu directe pour être vivement sentie. Ainsi notre estime n'est presque qu'un jugement que nous portons, & non pas une affection qui nous échauffe, telle que l'ami-

tié que nous inſpirent ceux qui nous ſont perſonnellement utiles; & j'entens par utilité perſonnelle, non-ſeulement des ſervices, des bienfaits matériels, mais encore le plaiſir & tout ce qui peut nous affecter agréablement, quoiqu'il puiſſe dans la ſuite nous être réellement nuiſible. L'utilité ainſi entendue doit, comme on juge bien, s'appliquer même à l'amour, le plus vif de tous les ſentimens, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons comme le ſouverain bien dans le temps que nous en ſommes affectés.

On m'objectera peut-être que ſi l'amour & l'eſtime ont la même ſource, & que ſuivant mon principe

principe ils ne différent que par les degrés, l'amour & le mépris ne devroient jamais ſe réunir ſur le même objet ; ce qui, dira-t-on, n'eſt pas ſans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection ſur l'amitié ; on ſuppoſe qu'un honnête homme qui eſt l'ami d'un homme mépriſable, eſt dans l'ignorance à ſon égard, & non pas dans l'aveuglement ; & que s'il vient à être inſtruit du caractére qu'il ignoroit, il en fera juſtice en rompant. Je n'examinerai donc pas ce qui concerne l'amitié qui n'eſt pas toujours entre ceux où l'on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconnoiſſance qui ne ſont

que des procédés, quelquefois intéressés, & non pas des attachemens.

D'ailleurs si je satisfais à l'objection sur le sentiment le plus vif, on me dispensera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des sentimens plus foibles.

Je dis donc que l'amour & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prens point ici pour amour ce desir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut servir de pâture, & que rien ne fixe, & auquel sa violence même interdit le choix ; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un amant de cette espéce ne peut,

dis-je, jamais mépriser l'objet de son attachement, sur tout s'il s'en croit aimé : car l'amour propre offensé peut balancer, & même détruire l'amour. On voit à la vérité des hommes qui ressentent la plus forte passion pour un objet qui l'est aussi du mépris général ; mais loin de partager ce mépris, ils l'ignorent ; s'ils y ont souscrit eux-mêmes avant leur passion, ils l'oublient ensuite, se retractent de bonne foi, & crient à l'injustice. S'il leur arrive dans ces orages si communs aux amans de se faire des reproches outrageans, ce sont des accès de fureur si peu réfléchis, qu'ils arrivent aux amans qui ont le plus de droit de se respecter.

L'aveuglement peut n'être pas continuel, & avoir des intervalles où un homme rougit de ſon attachement ; mais cette lueur de raiſon n'eſt qu'un inſtant de ſommeil de l'amour qui ſe réveille bientôt pour la déſavouer. Si l'on reconnoît des défauts dans l'objet aimé, ce ſont de ceux qui gênent, qui tourmentent l'amour, & qui ne l'humilient pas. Peut-être ira-t-on juſqu'à convenir de ſa foibleſſe, & ſera-t-on forcé d'avouer l'erreur de ſon choix ; mais c'eſt par impuiſſance de réfuter les reproches, pour ſe ſouſtraire à la perſécution, & aſſurer ſa tranquillité contre des remontrances fatiguantes qu'on n'eſt plus obli-

gé d'entendre, quand on eſt convenu de tout. Un amant eſt bien loin de ſentir ou même de penſer ce qu'on le force de prononcer, ſur-tout s'il eſt d'nn caractére doux. Mais pour peu qu'il ait de fermeté, il reſiſtera avec courage. Ce qu'on lui préſentera comme des taches humiliantes dans l'objet de ſa paſſion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher: la compaſſion viendra encore redoubler, annoblir l'amour, en faire une vertu, & quelquefois ce ſera avec raiſon, ſans qu'on puiſſe la faire adopter à des cenſeurs incapables de ſentiment, & de faire les diſtinctions fines & honnêtes qui ſéparent le vice

d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé se tiennent pour dit, quelque supériorité d'esprit qu'ils ayent, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées justes, ausquelles ils ne peuvent atteindre, & qui ne sont réservées qu'au sentiment.

Je viens de dire que des instans de dépit ne pouvoient pas être regardés comme un état fixe de l'ame, ni prouver que le mépris s'allie avec l'amour. Il me reste à prévenir l'objection qu'on pourroit tirer des hommes qui sentent continuellement la honte de leur attachement, & qui sont humiliés de faire de vains efforts pour se dégager. Ces hommes existent assurément, & en

plus grand nombre qu'on ne croit ; mais ils ne ſont plus amoureux, quelque apparence qu'ils en ayent.

Il n'y a rien que l'on confonde ſi fort avec l'amour, & qui y ſoit ſouvent plus oppoſé, que la force de l'habitude. C'eſt une chaîne dont il eſt plus difficile de ſe dégager que de l'amour, ſurtout à un certain âge : car je doute qu'on trouvât dans la jeuneſſe les exemples qu'on voudroit alléguer, non-ſeulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le temps de contracter cette habitude, mais parce qu'ils en ſont incapables.

Le jeune homme qui aime l'objet le plus autentiquement

méprisable, est bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore attaché d'idée aux termes d'estime & de mépris ; il est emporté par la passion. Voilà ce qu'il sent ; je ne dirai pas, voilà ce qu'il fait : car alors il ne fait ni ne pense rien, il jouit. Cet objet cesse-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage, il pensera ou repétera tout qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr il n'en est pas ainsi, l'habitude est contractée ; on cesse d'aimer & l'on reste attaché. On méprise l'objet de son attachement, s'il est méprisable, parce qu'on le voit tel qu'il est, & on le voit tel qu'il est, parce qu'on n'est plus amoureux.

Puiſque notre intérêt eſt la meſure de notre eſtime, quand il nous porte juſqu'à l'affection, il eſt bien difficile que nous y puiſſions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'eſtime; mais dans bien des occaſions l'eſtime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous ſervons très-utilement de perſonnes mépriſables que nous reconnoiſſons pour telles; mais nous les regardons comme des inſtrumens vils qui nous ſont chers, & que nous n'aimons point; ce ſont même ceux dont les perſonnes honnêtes payent le plus ſcrupuleuſement les ſervices, parce que la reconnoiſſance ſeroit un poids trop humiliant.

C'eſt avec bien de la répugnance que j'oſerai dire que les gens naturellement ſenſibles ne ſont pas ordinairement les meilleurs Juges de ce qui eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, de ce qui l'eſt pour la Société. Les parens tendres juſqu'à la foibleſſe ſont les moins propres à rendre leurs enfans bons Citoyens. Cependant nous ſommes portés à aimer de préférence les perſonnes reconnues pour ſenſibles, parce que nous nons flattons de devenir l'objet de leur affection, & que nous nous préférons à la Société. Il y a une eſpéce de ſenſibilité vague qui n'eſt qu'une foibleſſe d'organes plus digne de compaſſion que de reconnoiſſance. La

vraie ſenſibilité ſeroit celle qui naîtroit de nos jugemens, & qui ne les formeroit pas.

Jai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui affectionnent la cauſe commune, & s'en occupent ſans ambition, ont beaucoup de liaiſons & peu d'amis. Un homme qui eſt bon Citoyen activement, n'eſt pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'eſt pas uniquement parce que ſon eſprit eſt trop occupé d'aileurs; c'eſt que nous n'avons qu'une portion déterminée de ſenſibilité qui ne ſe répartit point, ſans que les portions diminuent. Le feu de notre ame eſt en cela bien différent de la flamme matérielle, dont

l'augmentation & la propagation dépend de la quantité de sa nourriture.

Nous voyons chez les Peuples où le patriotisme a régné avec le plus d'éclat, les peres immoler leurs fils à l'Etat ; nous admirons leur courage, ou sommes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous verrions qu'ils faisoient à peine des sacrifices, puisque la patrie concentroit toutes leurs affections, & qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puisse les porter. Pour ces Républicains l'amitié n'étoit qu'une émulation de ver-

tu, le mariage une loi de société, l'amour un plaisir passager, la patrie seule une passion. Pour ces hommes l'amitié se confondoit avec l'estime : pour nous l'une est comme je l'ai dit, un simple jugement de l'esprit, & l'autre un sentiment.

On ne craint point de dire d'un homme qu'on l'estime & qu'on ne l'aime point ; c'est faire à la fois un acte de justice, d'intérêt personnel & de franchise : car c'est comme si l'on disoit que ce même homme est un bon Citoyen, mais qu'on a sujet de s'en plaindre, & qu'on se préfére à la Société. Aveu qui prouve aujourd'hui une espéce de courage philosophique, & qui autrefois auroit été honteux.

L'altération qui eſt arrivée dans les mœurs, a fait encore que le reſpect qui chez les Peuples dont j'ai parlé étoit la perfection de l'eſtime, en ſouffre l'excluſion parmi nous, & peut s'allier avec le mépris.

Le reſpect n'eſt autre choſe que l'aveu de la ſupériorité de quelqu'un. Si la ſupériorité du rang ſuivoit toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas preſcrit des marques extérieures de reſpect, ſon objet ſeroit perſonnel comme celui de l'eſtime, & il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais comme quelques hommes n'eurent pour mérite que le crédit de ſe maintenir

dans les places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut plus dès-lors possible de confondre la personne dans le respect que les places exigeoient. Cette distinction se trouve aujourd'hui si vulgairement établie, qu'on voit des hommes reclamer quelquefois pour leur rang, ce qu'ils n'oseroient prétendre pour-eux-mêmes. Vous devez, dit-on, humblement du respect à ma place, à mon rang; on se rend assez de justice pour n'oser dire, à ma personne. Si la modestie fait tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'avilissement.

La même réflexion fit com-

prendre que le respect qui pouvoit se refuser à la personne, malgré l'élévation du rang, devoit s'accorder malgré l'abaissement de l'état à la supériorité du mérite; car le respect en changeant d'objet dans l'application, n'a point changé de nature, & n'est dû qu'à la supériorité. Ainsi il y a depuis long-temps deux sortes de respects, celui qu'on doit au mérite, & celui qu'on rend aux places, à la naissance. Cette derniere espéce de respect n'est plus qu'une formule de paroles ou de gestes, à laquelle les gens raisonnables se soumettent, & dont on ne cherche à s'affranchir que par sotise, & par un orgueil puéril.

Le vrai respect n'ayant pour objet que la vertu, il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talens; on les loue, on les estime, c'est-à-dire qu'on les prise, on va jusqu'à l'admiration; mais on ne leur doit point de respect, puisqu'ils pourroient ne pas sauver toujours du mépris. On ne mépriseroit pas précisément ce qu'on admire, mais on pourroit mépriser à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce discernement est rare; tout ce qui saisit l'imagination des hommes, ne leur permet pas une justice si exacte.

En général le mépris s'attache aux vices bas, & la haine

aux crimes hardis qui malheureusement ſont au-deſſus du mépris, & font quelquefois confondre l'horreur avec une ſorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colére, qui n'a guère lieu que dans ce qui nous devient perſonnel. La colére eſt une haine ouverte & paſſagere, la haine une colére retenue & ſuivie. En conſidérant les différentes gradations, il me ſemble que tout concourt à établir les principes que je propoſe & pour les réſumer en peu de mots.

Nous eſtimons ce qui eſt utile à la Société, nous mépriſons ce qui lui eſt nuiſible. Nous aimons ce qui nous eſt perſonnellement utile, nous haïſſons ce qui nous

est contraire, nous respectons ce qui nous est supérieur, nous admirons ce qui est extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-commune sur le mot de mépris, qu'on emploie souvent dans une acception bien différente de l'idée ou du sentiment qu'on éprouve. On croit souvent, ou l'on veut faire croire qu'on méprise certaines personnes, parce qu'on s'attache à les dépriser. Je remarque au contraire qu'on ne déprise avec affectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriser, & qu'on estime forcément ceux contre qui on déclame. Le mépris qui s'annonce avec hauteur, n'est ni indifférence, ni dédain; c'est le

langage de la jaloufie, de la haine & de l'eftime voilées par l'orgueil ; car la haine prouve fouvent plus de motifs d'eftime, que l'aveu même d'une eftime fincére.



CHAPITRE XIV.

Sur le prix réel des choſes.

NOUS n'avons examiné dans le Chapitre précédent que l'eſtime relative aux perſonnes ; faiſons l'application de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choſes, & alors eſtimer ne veut dire que priſer.

Dans quelle proportion eſtimons ou priſons-nous les choſes ? Dans celle de leur utilité combinée avec leur rareté ; & cette ſeconde façon de les conſidérer, c'eſt-à-dire la rareté, eſt ce qui diſtingue le prix que nous

mettons aux choſes d'avec l'eſtime que nous faiſons des perſonnes. En effet notre eſtime pour un homme ne diminue pas, ſi nous en trouvons d'autres auſſi eſtimables; au lieu que le prix que nous mettions à une choſe rare, diminue auſſitôt qu'elle devient commune.

Cette diſtinction eſt ſi ſûre, que nous n'eſtimons les perſonnes par leur rareté, qu'en les conſidérant comme choſes. Telle eſt, par exemple, l'eſtime que nous avons pour les talens, dont nous faiſons alors abſtraction d'avec la perſonne.

Il faut encore obſerver à l'égard des choſes, comme je l'ai fait à l'égard des perſonnes, que le plaiſir, ſoit réel, ſoit de con-

vention, que ces choſes peuvent nous faire en flattant nos ſens ou notre amour propre, ſe rapporte à leur utilité; mais de quelque nature que ſoit cette utilité, c'eſt toujours avec la rareté qu'elle ſe combine pour le prix que nous y mettons. Ajoutons que l'utilité ſe meſure encore par ſon étendue; de façon que de deux choſes dont l'utilité & la rareté ſont égales, l'utilité qui eſt commune à un plus grand nombre d'hommes mérite le plus d'eſtime; & ces trois mobiles du prix que nous mettons aux choſes, l'utilité, l'étendue de cette utilité, & la rareté, ſe combinent à l'infini, & toujours par les mêmes loix.

Eclairciſſons ces principes par des exemples. Les choſes de premiere néceſſité, telles que le pain & l'eau, ne peuvent pas être rares, ſans quoi elles ne ſeroient pas néceſſaires ; n'étant pas rares, elles ne peuvent attirer notre eſtime ; mais ſi par malheur elles ceſſent pour un temps d'être communes, quel prix n'y mettons-nous point ? Ce principe fait la régle du commerce.

Comment décidons-nous du prix de toutes les choſes matérielles ? Par la même loi. Nous priſons beaucoup un diamant, en quoi conſiſte ſon utilité ? dans ſon éclat, dans le léger plaiſir de la parure, & ſur-tout dans la vanité

frivole

frivole qui résulte de l'opinion d'opulence & de ses effets. Mais d'un autre côté sa rareté est de la premiere classe, & ses degrés compensent ou surpassent ceux que d'autres choses auroient du côté de l'utilité. D'ailleurs sous un autre aspect l'utilité en est très-grande, puisqu'il est dans la classe des richesses qui sont représentatives de toutes les utilités matérielles.

Passons aux talens ; par où les prisons-nous ? par la combinaison de leur utilité, soit pour les commodités, soit pour les plaisirs ; par le nombre de ceux qui en jouissent, & la rareté des hommes qui les exercent.

Les arts ou métiers de pre-

miere néceſſité ſont peu eſtimés, parce que tout le monde eſt en état de les exercer, & qu'ils ſont abandonnés à la partie de la Société malheureuſement la plus mépriſée. On n'a pas pour les Laboureurs l'eſtime, que la reconnoiſſance, la compaſſion, l'humanité devroient inſpirer. Mais en ſuppoſant par impoſſible qu'il n'y eût à la fois qu'un homme capable de procurer les moiſſons, on en feroit un Dieu, & la vénération ne diminueroit que lorſqu'il auroit communiqué ſes lumieres, & qu'il auroit acquis par-là plus de droit à la reconnoiſſance. On pourroit après ſa mort rendre à ſa mémoire ce qu'on auroit ravi à ſa

personne. C'est ce qui a procuré les honneurs divins à certains Inventeurs ; il y a eu plusieurs Divinités dans le Paganisme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément, & dont toute l'utilité consiste dans les plaisirs qu'ils procurent, dans quel ordre d'estime les rangeons-nous ? n'est-ce pas suivant les degrés de plaisir & le nombre des hommes qui peuvent en jouir ?

Il n'y a point d'art où les hommes en général soient plus sensibles qu'à la Musique ; & le plaisir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution, il semble qu'ils devroient préférer ceux qui exécutent les piéces à ceux qui

les composent; mais d'un autre côté les compositeurs sont les plus rares, & leur utilité est plus étendue. Leurs compositions peuvent se transporter par-tout, & y être exécutées; au lieu que le talent de l'exécution, quelque supérieur qu'il puisse être, se trouve borné au plaisir de peu de personnes, du moins en comparaison du compositeur.

La rareté d'une chose sans aucune espéce d'utilité, ne peut mériter d'estime. Celui qui lançoit des grains de millet au travers d'une aiguille, étoit vraisemblablement unique; mais cette adresse n'étoit d'aucune utilité; la curiosité qu'il pouvoit

exciter n'étoit pas même une curiosité de plaisir. Il y a des choses qu'on veut voir, non par le plaisir qu'elles font, mais pour savoir si elles sont.

Pourquoi les ouvrages d'esprit, en faisant abstraction de leur utilité principale, méritent-ils plus d'estime, & font-ils plus de réputation que des talens plus rares? C'est par l'avantage qu'ils ont de se répandre, & d'être par tout également goûtés par ceux qui sont capables de les sentir. Corneille n'est peut-être pas un homme plus rare que Lully; cependant leurs noms ne sont pas sur la même ligne, parce qu'il y a un plus grand nombre d'hommes à portée de jouir des

Ouvrages de Corneille que de ceux de Lully, & que le plaisir qui naît des ouvrages d'esprit développant celui des Lecteurs, ou leur touchant le cœur, flatte le sentiment & l'amour propre, & doit en plus d'occasions l'emporter sur le plaisir des sens que les talens nous causent.

Ce n'est pas que dans nos jugemens nous fassions une analyse si exacte, & une comparaison si géométrique ; une justice naturelle nous les inspire, & l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les Sciences & les Arts avec cet examen réfléchi, on verra que l'estime qu'on en fait part toujours des mêmes principes qui s'étendent

jusque sur la politique & la science du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel étoit le meilleur : les uns se déterminent pour l'un ou pour l'autre par leur goût particulier : d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local & du caractére des Peuples. Cela peut être vrai ; mais quelque forme que l'on préfére, il y a toujours une premiere regle prise de l'utilité étendue. Le meilleur des gouvernemens n'est pas celui qui fait les hommes les plus heureux, mais celui qui fait le plus grand nombre d'heureux. Combien faut-il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce

qui fait ou devroit faire le bonheur de quelques particuliers qui même ne savent pas en jouir ?

Ceux à qui le sort des hommes est confié, doivent toujours ramener leurs calculs à la somme commune.

Tout est & doit être calcul dans notre conduite ; si nous faisons des fautes, c'est parce que notre calcul n'embrasse pas tout ce qui doit entrer dans le résultat, soit faute de lumiéres, soit par ignorance, ou par passion.

Ce n'est pas que les passions mêmes ne calculent & quelquefois très-finement ; mais elles n'évaluent pas tous les temps qui devroient entrer dans le cal-

cul, & de-là naiſſent toutes leurs erreurs : je m'explique.

La ſageſſe de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance, & du jugement des circonſtances préſentes : on doit donc faire attention au paſſé, au préſent & à l'avenir ; & les paſſions n'enviſagent qu'un de ces objets à la fois, le préſent ou l'avenir, & jamais le paſſé. Quelques exemples rendront cette vérité ſenſible.

L'amour ne s'occupe que du préſent, il cherche le plaiſir actuel, oublie les maux paſſés, & n'en prévoit point pour l'avenir.

La colére, la haine, & la vengeance qui en eſt la ſuite, jugent

comme l'amour. Ces paſſions prennent toujours le meilleur parti poſſible pour leur bonheur préſent ; l'avenir ſeul fait leur malheur ; l'ambition au contraire n'enviſage que l'avenir ; ce qui étoit le terme dans ſon eſpérance, n'eſt plus qu'un moyen pour elle, dès qu'il eſt arrivé.

L'avarice juge comme l'ambition , avec cette différence, que l'une eſt agitée par l'eſpérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux eſpére de proche en proche parvenir à tout ; l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne ſavent jouir.

L'avarice n'eſt, comme les autres paſſions, qu'un redoublement de l'amour de ſoi-même ;

mais elle agit toujours avec timidité & défiance. L'avare craignant tous les maux, desire ardemment les richesses qu'il regarde comme l'échange de tous les biens. Il n'est cependant pas aussi dur à lui-même qu'on le suppose; il calcule très-finement; conclut assez juste d'après un faux principe, & trouve bien des jouissances dans ses privations. Il n'y a rien dont il ne se prive dans l'espérance de jouir de tout. Dans le temps qu'il se refuse un plaisir, il jouit confusément de tous ceux qu'il sent qu'il peut se procurer. Les vraies privations sont forcées; celles de l'avare sont volontaires. L'avarice est la plus vile, mais non pas la plus mal-

heureuſe des paſſions.

On ne ſauroit trop s'attacher à corriger ou régler les paſſions qui rendent les hommes malheureux, ſans les avilir; & l'on doit rendre de plus en plus odieuſes celles qui ſans les rendre malheureux, les aviliſſent, & nuiſent à la Société qui doit être le premier objet de notre attachement.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Considérations sur les Mœurs*; & j'ai crû qu'à cette seconde édition, le Public ne pouvoit que confirmer le jugement avantageux qu'il a déja porté sur l'étendue des lumiéres & le goût de probité qui régnent dans cet Ouvrage. Fait à Paris le 17 Avril 1751.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT *Fils aîné*, *Libraire à Paris*, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Considérations sur les Mœurs du Siécle*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Com-

munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformement à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notament à celui du dix Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé ou Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de la MOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de la MOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sçeaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelle, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le dix-septiéme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent cinquante-un, & de notre regne le trente-sixiéme. **Par le Roi en son Conseil,**

SAINSON.

Regiſtré sur le Regiſtre douze de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris N°. 604. Fol. 472. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 28 Mai 1751.

LE GRAS, Syndic.

De l'Imprimerie de BALLARD, seul Imprimeur du Roi, pour la Musique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majesté, rue Saint Jean-de-Beauvais, à Sainte Cecile.